



Un adieu, au cas où,
pour le groupe rap **IAM**
Page E 7



Citoyens et professionnels,
la difficile collaboration
médiatique Page E 9

CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 20 ET DIMANCHE 21 AVRIL 2013

Le pari gagné de Papier



GALERIE JOYCE YAHOUA
Michel Niquette. *Clinique C.r.J.K.0.2*, 2013.
Avec l'aimable autorisation de l'artiste et de
la galerie Joyce Yahouda.



PARISIAN LAUNDRY
Jaime Angelopoulos, *A Stack of Triumph*, 2013, papier mâché,
plâtre, peinture, polystyrène.

La foire montréalaise prend
de l'expansion et met le cap sur le raffinement
et le haut de gamme

Papier, la grande foire de l'Association des galeries d'art contemporain, gagne en visibilité et en taille. Toujours au cœur du Quartier des spectacles, son chapiteau déménage sur le terrain jadis occupé par le Spectrum. Avec 42 galeries d'ici, de l'Ontario et de l'Ouest canadien, Papier13 se veut toujours un événement fédérateur, ouvert tant aux VIP qu'au grand public.

JÉRÔME DELGADO

Le collectionneur et conseiller en acquisition Matthieu Gauvin raffole des œuvres sur papier. Sa collection, entamée il y a une dizaine d'années, est composée en grande partie de dessins et de photographies, de quelques estampes aussi. C'est lui qui a monté la première foire Papier en 2007, qui marquait le retour à la vie (active) de l'Association des galeries d'art contemporain (AGAC).

Jeudi, Papier13, sixième foire du genre organisée par l'AGAC, ouvrira ses portes. Pour un collectionneur passionné, voire compulsif, comme Matthieu Gauvin, cette « occasion de faire du magasinage en un seul lieu » marque l'un des moments forts de l'année en art contemporain. « C'est une grosse fête, un événement fédérateur, collégial même. Il y a un esprit de collégialité entre les marchands vraiment intéressant », résume-t-il.

Matthieu Gauvin n'est plus dans l'organisation de la foire depuis longtemps. Il en demeure un fervent allié, lui qui clame avoir toujours aimé le papier, son côté fragile — « il faut en prendre soin, l'encadrer, ne pas l'exposer n'importe où dans un appartement ». Dès le début, il a cru dans le potentiel d'un tel événement, même s'il a fallu inventer tout avec rien, sinon une AGAC surendettée.

« C'était très dur de lancer une foire avec aussi peu de budget, alors que j'imaginai ce qu'elle est [devenue] aujourd'hui. Il fallait passer par là, persévérer. Personne n'y croyait, j'obligeais les galeries à y participer. Le pari est gagné », croit-il.

En progression

Avec 42 galeries inscrites, soit trois fois plus que la quinzaine de 2007, un budget de 400 000 \$ et des promesses d'achat de 70 000 \$ et plus de la part d'entreprises, Papier13 a les reins solides. La foire montréalaise, deuxième au pays derrière l'intouchable Toronto International Art Fair (TIAF), est même devenue pancanadienne.

Depuis deux ans, Toronto envoie une délégation. Cette année, des galeries de Calgary (Trépanier Baer), d'Edmonton (DC3 Art Projects) et de Vancouver (Republic Gallery) s'ajoutent. En tout, douze kiosques seront tenus par des marchands établis hors du Québec, tel que les réputés Torontois Paul Petro et Clint Roenish. Du côté local, c'est le retour de René Blouin qui fait jaser dans les corridors du Belgo.

Comme le dit la directrice de l'AGAC, Julie Lacroix, Papier a « le vent dans les voiles ». « Il y a plein de galeries qui veulent participer », dit celle qui continuait à recevoir des demandes une fois la période d'inscription terminée. *Bien que la foire prenne de l'expansion, la croissance n'est pas l'objectif, mais le raffinement, le haut de gamme.*

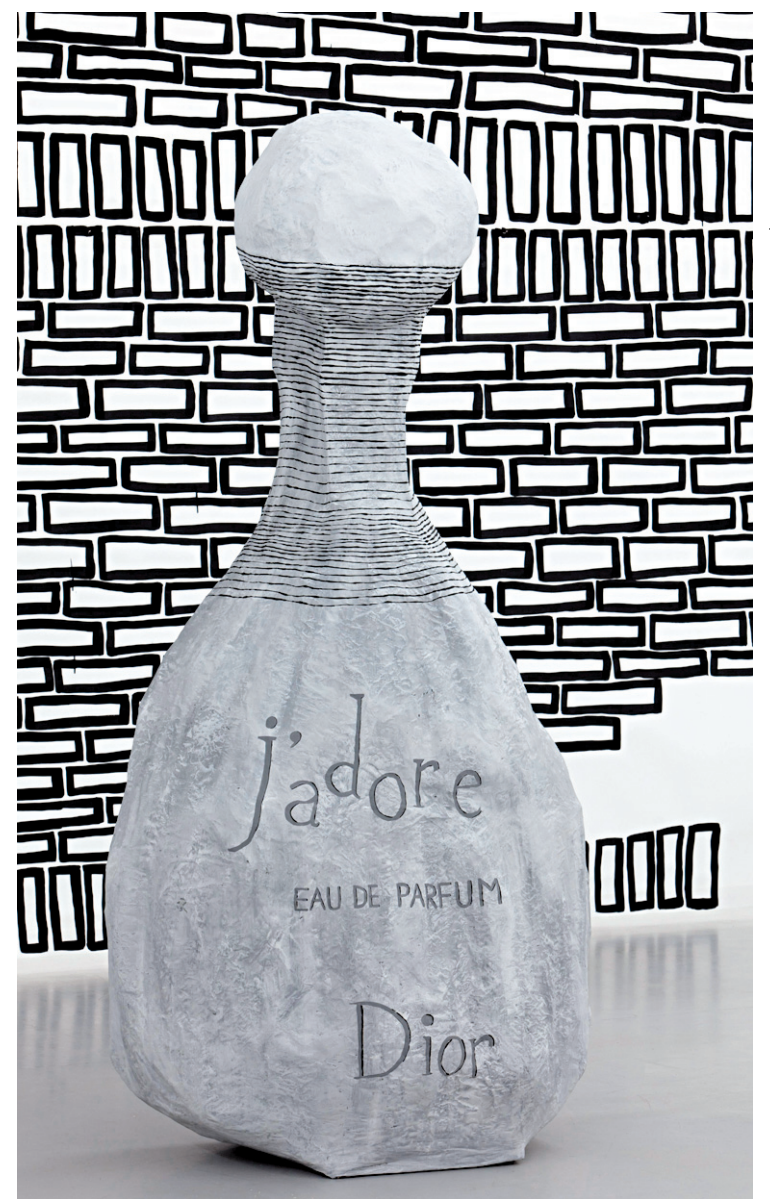
Entre popularité et raffinement, entre le désir d'attirer toujours plus d'amateurs — on vise 12 000 visiteurs, 2000 de plus qu'en 2012 — et le souhait de ne pas copier la TIAF, trop grosse pour plusieurs, Papier se retrouve, en 2013, à la croisée des chemins. Littéralement: le chapiteau blanc, devenu son trait identitaire, s'élève cette fois à l'angle des rues Sainte-Catherine et De Bleury — et non plus à l'ombre du Wilder, le bâtiment hors d'usage devant le cinéma Impérial.

« Il faut aller vers la création de pointe pour ne pas faire comme à la TIAF », insiste Matthieu Gauvin. *C'est l'enfer, la TIAF: le contemporain d'un bord, le marché secondaire de l'autre et, dans le fond, des pots de fleurs en masse. Le plaisir à Papier, c'est aussi de pouvoir en faire le tour en deux heures.*

Séduire le curieux et l'amateur

L'AGAC a fondé sa foire sur deux principes: le caractère intime, propre aux œuvres sur papier, et la démocratisation de l'art. Julie Lacroix croit qu'avec une dizaine d'autres galeries,

VOIR PAGE E 10: PAPIER



DAVID BRANDT ET PARISIAN LAUNDRY
Cynthia Girard, *J'adore*, 2012, papier mâché, gouache



GALERIE YAHOUA
Daniel Horowitz, *Drawing of the Day 27*, 2011.

« C'est une grosse fête, un événement fédérateur, collégial même. Il y a un esprit de collégialité entre les marchands vraiment intéressant. »



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR
Collectionneur et conseiller en acquisition d'œuvres d'art, Matthieu Gauvin a monté la première foire Papier en 2007.

Le gotha de Papier13

À la galerie Joyce Yahouda: une mosaïque d'œuvres d'artistes de la galerie parmi lesquels Sarah Bertrand-Hamel, qui fabrique elle-même ses papiers, puis les coupe, les cabosse, les coud. « *Le dessin apparaît dans le découpage et la couture* », dit celle qui voit dans la détérioration du papier une richesse.

À la Parisian Laundry: des sculptures en papier mâché de Cynthia Girard et de Jaime Angelopoulos, ainsi que des encres sur papier d'Alexandre David, dessins de sculptures jamais réalisées. « *Ce sont des sculptures virtuelles. Je m'engage à ne jamais les réaliser, mais celui qui achète les dessins est libre de les fabriquer* », dit l'artiste.

À la galerie Donald Browne: une bonne diversité de travaux, parmi lesquels des dessins de Jim Holyoak, des photos de Raymonde April, des dessins du photographe Gabriel Coutu-Dumont et une dérision signée Valérie Kolakis, une punaise en or qui épingle la note « *Back in 5 minutes* ». « *Une œuvre très drôle, dit le galeriste, qui met en question la valeur et la temporalité de l'art.* »

À la galerie Simon Blais: des photos de Michel Campeau, qui poursuit ses explorations autour de la disparition annoncée des chambres noires, ainsi qu'une sérigraphie sur plexiglas d'Edmund Alleyn jamais exposée et datant des années 1970.

CULTURE

Terre outragée



ODILE TREMBLAY

Lundi: Jour de la Terre. J'entends déjà des voix jovialistes répéter que le cerveau de l'homme sécrète son pharimakon (délicieux mot grec signifiant à la fois remède et poison) et qu'il saura bien faire reflourir les habitats par ses soins asséchés. «Cessez, disent ces voix, de déprimer les gens avec vos scénarios apocalyptiques.»

Cet argument, feu vert pour l'aveuglement, est le pire de tous. Rejeté!

On est nombreux à croire — les scientifiques nous donnent raison — qu'on fonce vers des désastres environnementaux tête baissée, en se gelant d'alcool, de dope, de travail, d'écrans multiples ou de tout ce qui traîne, pour pousser l'évidence vers son angle mort.

Remarquez, les thèmes à cocher au calendrier semblent toujours dérisoires. On a une Journée des femmes, c'est dire! Belle excuse pour se laver les mains sur le sujet le reste du temps. Mais il faut bien commencer quelque part. Une date. Ce lundi. Après des années d'angoisse, faut dire.

Un jour, mon père m'a mis un livre entre les mains: «Tu devrais lire ça!» L'essai s'intitulait *L'utopie ou la mort* de l'agronome français René Dumont. Ce traité écologiste, pacifiste et tiers-mondiste publié en 1974, hautement visionnaire (avec quelques excès maoïstes), montrait du doigt, avant tout le monde, le capitalisme sauvage, l'urbanisation galopante, les écosystèmes en péril, la pollution des pays riches. Quarante ans plus tard, le livre constitue un classique du genre.

René Dumont, l'homme-siècle, tel était le titre du documentaire que Richard D. Lavoie lui a consacré en 2001. À visionner sur le site de l'Office national du film. «Si on prolonge les erreurs du XX^e siècle au XXI^e siècle, c'est la mort au bout», prévient-il.

René Dumont cria longtemps dans le désert, prophète raillé par ses illustres confrères, les chefs d'État, les gens d'affaires. Il mourut en 2001, désespéré de n'avoir su convaincre les humains de l'urgence d'agir pour sauver la Terre, leur peau et celle des générations à venir, mais il ne criait plus seul.

L'écologiste agronome avait eu le temps de



BARUCH RAFIC

La Terre outragée (Land of Oblivion), présenté le 21 avril au Cinéma du Parc, se concentre sur l'accident à la centrale nucléaire de Tchernobyl à travers la vie d'habitants de Pripiat, la ville voisine.

voir ses prédictions se concrétiser, ses détracteurs trembler et des milliers de voix se joindre à la sienne.

J'ai pensé à lui souvent en parcourant des contrées lointaines, là où le cœur vous serre. Il y a quelques années, dans la province du Sabah, sur l'île de Bornéo, par exemple. On visitait une bande de terre en bordure d'une ri-

René Dumont mourut en 2001, désespéré de n'avoir su convaincre les humains de l'urgence d'agir pour sauver la Terre et la peau des générations à venir, mais il ne criait plus seul

vière, vraie arche de Noé tant se bousculaient des espèces animales à vue de pirogue. Par ici les singes nasiques, les orangs-outangs, les crocodiles jaunes, les myriades d'oiseaux multicolores et autres bêtes exotiques volantes, grimpantes ou rampantes! C'est que, tout autour de cette langue de terre, la déforestation avait chassé la faune, dont les survivants cohabi-

taient tant bien que mal sur ces quelques kilomètres de rives transformées en zoo par la force des choses. Un désastre écologique parmi d'autres. A hurler!

Jour de la Terre, donc, avec corvées de nettoyage et de compostage, manifestations, cris d'alarme répercutés aux quatre coins du monde. Deux cents millions de personnes dans 141 pays y participent. Les réseaux sociaux sont mis à contribution et le plus grand espoir de lendemains meilleurs repose sur les générations montantes élevées avec la menace écolo-

gique, qui peuvent se mobiliser sur un clic, et changer le monde. Qui sait? Faut rêver. En ce jour consacré, autant se taper des films sur la question, un coup parti.

Le documentaire de Mathieu Roy et Harold Crooks *Survivre au progrès* sera présenté sur les ondes d'Explora lundi soir. Il embrasse large dans plusieurs pays du monde, recueille les voix de bien des bonzes écologistes, montre l'étendue des dégâts planétaires. Un message identique à celui de René Dumont à quatre dé-

cernies d'intervalle. Reste à l'écouter.

À voir aussi, au Cinéma du Parc le 21 avril, dans le cadre du Festival des films sur l'environnement de Montréal, un bon film: *La Terre outragée (Land of Oblivion)*. Il est repris le 26 avril avec discussion de Nicolas Mainville, le directeur de Greenpeace Québec. Réalisée par la Franco-Israélienne Michale Boganim, lancée d'abord à la Mostra de Venise, cette fiction n'ausculte pas la planète entière. Elle se concentre plutôt sur l'accident catastrophique à la centrale nucléaire de Tchernobyl en avril 1986, à travers la vie d'habitants de Pripiat, la ville voisine. Sous la pluie jaune et noire radioactive, voici ces Ukrainiens en fuite, sans emporter leurs biens.

Et dix ans plus tard, Anya (Olga Kurylenko), rendue veuve le jour de son mariage par cette explosion nucléaire, sert de guide à des touristes en mal de sensations fortes. Ils viennent visiter la terre empoisonnée, hantée par ses fantômes. «*Tchernobyl signifie absinthe, l'herbe de l'oubli*», précise Anya. Mais le film parle de mémoire et fait écho aux reportages sur la centrale de Fukushima, en cette terre vraiment très outragée qui n'a pas trop le cœur à la fête. Le noir est de mise.

Pour la suite du monde

Dans un tout autre ordre d'idées, un mot sur les protestations nombreuses suivant la composition du groupe de travail penché sur les enjeux du cinéma québécois, patronné par François Macerola de la SODEC et Rachel Laperrière, sous-ministre de la Culture. *Le Devoir* a laissé la parole aux uns comme aux unes et bien de justes arguments sont sortis du chapeau: c'est vrai que des noms manquent et qu'on est déçus.

Il y a des nominations politiques là-dedans, on le voit bien, mais d'autres sont légitimes. Le comité n'a fait siéger à son groupe aucune association, sauf que, le cas échéant, les exclues auraient hurlé encore plus fort. À cette étape des choses, on leur conseille de livrer des rapports de haute qualité aux membres du groupe venus recueillir leurs témoignages et de pousser ensuite leurs pions. Sinon, autant saborder le rapport avant qu'il ne soit écrit. Parfois, malgré les défauts du véhicule, faut rouler aussi pour la suite du monde...

otremblay@ledevoir.com

D Voir aussi: René Dumont, l'homme-siècle, le documentaire que Richard D. Lavoie a consacré à René Dumont en 2001. ledevoir.com/culture

CNA
01234

« NOS PENSÉES SONT LES OMBRES
de nos SENTIMENTS —
toujours PLUS obscures,
PLUS VIDES, plus simples
que ceux-ci. »

**4 SPECTACLES POUR
AUSSI PEU QUE 116 \$!**

**FORAITS DISPONIBLES
POUR LES ADULTES ET
POUR LES ENFANTS**

**Abonnez-vous en ligne
d'ici le 26 avril
et épargnez 5 % de plus**

THÉÂTRE FRANÇAIS
REDESSINÉ PAR BRIGITTE HAENTJENS
Saison 2013/2014

POUR S'ABONNER
613 947-7000 X620 CNA-NAC.CA/TF

CENTRE NATIONAL DES ARTS
NATIONAL ARTS CENTRE

ŒUVRE DE RICHARD MORIN - DESIGN DE T-BONE

OMNIBUS
Le corps | du théâtre

FATAL

ELOÏ, ELOÏ, LAMA SABACHTHANI

**D'APRÈS HENRY VI
(1^e, 2^e ET 3^e PARTIES)
DE WILLIAM SHAKESPEARE**

**16 AVRIL >>>>
11 MAI 2013**

**ADAPTATION, TRADUCTION ET
MISE EN SCÈNE** Jean Asselin

DISTRIBUTION Paul Ahmarani, Pascal Contamine,
Marie Lefebvre, Sylvie Moreau, Bryan Morneau,
Gaëtan Nadeau, Maxime René de Cotret, Anne Sabourin
COSTUMES Judy Jonker **LUMIÈRES** Mathieu Marcil
ENVIRONNEMENT SONORE Éric Forget

BILLETTERIE
Espace Libre 514.521.4191

Omnibus 1945, rue Fullum, Montréal, Frontenac
www.mimeomnibus.qc.ca

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts
LE DEVOIR
Libre de penser

CULTURE › DANSE



ÉLODIE MALROUX

L'atelier est mené dans un esprit de médiation à double sens : sensibiliser les handicapés visuels à la danse et sensibiliser les jeunes à la réalité du non-voyant.



DOMINIQUE BOUCHARD

Danser à l'aveugle

Alors, on danse offre un espace de liberté aux handicapés visuels, un échange qui souligne la beauté et les difficultés des non-dits en danse

FRÉDÉRIQUE DOYON

Certains ont les yeux fermés. D'autres ont le regard voilé, qui plane et divague. Aveugles ou amblyopes, ils ont accepté l'ultime défi de participer à un atelier de danse. À les voir exécuter quelques mouvements, si timides soient-ils, sans autres repères que la voix de la chorégraphe qui les guide, on comprend que ce sont de véritables funambules. Car si le sol ne se dérobe pas sous leurs pieds, c'est tout leur environnement qui se soustrait à leurs yeux.

Une dizaine de non-voyants et semi-voyants, jeunes et vieux, ont accepté de relever le défi lancé par le centre chorégraphique Circuit-Est, en collaboration avec le Regroupement des aveugles et amblyopes du Montréal métropolitain (RAAMM). L'atelier Alors, on danse se déroule les samedis depuis le 2 février. Le 27 avril, à l'occasion de l'événement Québec Danse, les portes du studio s'ouvriront au grand public curieux d'assister à leur dernière rencontre et à la courte chorégraphie qui en a découlé. « J'appelle ça un partage, pour désamorcer la pression », dit la chorégraphe Catherine Tardif de la compagnie Et Marianne et Simon.

L'atelier est mené dans un esprit de médiation à double sens : sensibiliser les handicapés visuels à la danse et sensibiliser les jeunes des écoles à la réalité d'être non-voyant, par l'entremise d'un document audiovisuel résultant de l'atelier.

C'est ce dernier aspect qui a entraîné José Boyer dans l'aventure. Celle qui travaille au RAAMM trouvait fantastique de rejoindre les enfants de cette façon. « C'est quand ils sont jeunes qu'ils peuvent le plus comprendre ce qu'est un handicapé visuel, savoir comment les aider. Ça les aide à ne pas figer devant la personne. »

Rencontre avec l'inconnu

Marie-Hélène Ménard, qui, de son seul œil gauche, souvent fatigué, voyait jusqu'ici les non-voyants de haut, a été fascinée par l'esprit collaboratif spontané qui émerge d'une rencontre entre handicapés visuels. « Il y a beaucoup de complicité, personne n'est laissé tout seul », dit celle qui s'entêtait jusqu'ici à faire tout, toute seule, alors que « c'est tellement plus facile avec des gens qui comprennent ».

« On s'extasie parce qu'ils ont tellement une présence physique singulière »

Catherine Tardif, chorégraphe

« Avec ce sens en moins, je me demandais quelles seraient leurs perceptions sensorielles du mouvement, du débalancement, de tout ce qu'on fait en danse, confie Sarah Hanley, danseuse et médiatrice culturelle pour ce projet dont elle a eu l'idée. C'est une rencontre avec l'inconnu pour moi. »

Le plus grand obstacle pour Sarah et la chorégraphe Catherine Tardif, tout comme pour les participants d'ailleurs, s'est révélé au cœur même de l'activité, dans la transmission de la chorégraphie, la description essentielle des mouvements à exécuter. « Les gens apprennent beaucoup par imitation visuelle tandis que, dans notre cas, c'est complètement autre chose », confie André Beaudoin dans le document vidéo réalisé par Xavier Curnillon.

« C'est dur de décrire exactement les mouvements, dit pour sa part Sarah Hanley, qui évolue pourtant dans le milieu de la danse depuis plus de 15 ans. Les participants semi-voyants l'expliquent mieux que moi, ils pensent à souligner le petit haussement d'épaule. »

« Tu te lances dans l'espace pour faire un mouvement que t'as jamais vu de ta vie! », lance Marie-Hélène pour résumer l'expérience des participants. Autant se jeter dans le vide. Et pourtant, ce vide entièrement neutre (sans obstacle physique) et ouvert à eux seuls leur a offert un espace de grande liberté et de détente pour ceux qui sont « toujours sur [leurs] gardes », rappelle Jonathan Belgarde dans le documentaire.

« France [Poulin] me disait : « C'est le seul endroit où je me promène sans canne, sans chien », rapporte Sarah Hanley. Vrai que, sur les lieux, même les chiens guides restent à la porte.

Pour la petite chorégraphie d'une vingtaine de minutes, Catherine Tardif a choisi un court extrait de sa pièce *Le show western*, adaptée pour l'occasion. Car l'autre surprise pour les danseuses professionnelles fut de constater un

rapport au temps totalement différent.

« On a beaucoup travaillé les mouvements dans la lenteur et la répétition », précise M^{me} Hanley. Malgré tout, une seule section se déroule en miroir, où les apprentis danseurs se guident à l'aide de leurs mains. Comme quoi il suffit de peu pour susciter l'émoi. « Des fois ils lèvent un bras et on s'extasie parce qu'ils ont tellement une présence physique singulière, confie Catherine Tardif. Ils sont toujours à l'écoute de l'espace. » Une qualité dont rêvent tous les danseurs professionnels...

Le Devoir

ALORS, ON DANSE

En répétition publique à Circuit-Est le 27 avril à 16 h. Pour information : www.projetalorsondanse.com

D Voir aussi : Une vidéo de l'atelier Alors, on danse. ledevoir.com/culture/danse

Une semaine danse dense

Chaque année depuis 2005, le Regroupement québécois de la danse rallie tout le milieu pour orchestrer une semaine remplie d'activités gratuites auxquelles le public est invité à participer. Rebaptisée Québec Danse l'an dernier, la fête (22-29 avril) culmine à l'occasion de la Journée internationale de la danse, célébrée le 29 avril. Petit tour de piste.

Tous au musée : Québec Danse investit le Musée des beaux-arts de Montréal le 27 avril avec son *Bal des bébés*, animé par Karine Cloutier, et le parcours chorégraphique *Suivez le guide*, signé Louise Bédard, qui s'inspire du public et exalte les aspects architecturaux des espaces muséaux. Au Musée national des beaux-arts de Québec, les visiteurs pourront tester l'installation sonore de la pièce *Trois paysages* de Karine Ledoyen (27 et 28 avril). Encore toute la semaine au Musée d'art contemporain de Montréal, l'œuvre performance *Kiss* de Tino Sehgal réinterprète les baisers célèbres de l'histoire.

Un essai chorégraphique pour quatre danseurs professionnels est né de l'implication des patients des cliniques ambulatoires des départements de psychiatrie, santé mentale et toxicomanie du CHUM, sous la gouverne de la chorégraphe, interprète et enseignante Isabel Mohn. Créé au fil d'une dizaine d'ateliers, *Corps miroirs* est présenté le 23 avril à 12 h au parc Persillier-Lachapelle (rue Alexandre-de-Sève, au nord de la rue Ontario, ou au salon Lucien-Lacoste de l'hôpital Notre-Dame en cas de pluie) ainsi qu'à la maison de la culture du Plateau-Mont-Royal, le 28 avril à 15 h.

La désormais fameuse *Trace chorégraphique* permet au public d'interpréter une danse en suivant ses empreintes laissées dans l'espace public (cette fois, à la Place des Arts et sur la place des Festivals) et grâce à un code QR donnant accès à des capsules vidéo. Cette année, ce sont les Ballets jazz de Montréal qui « lèguent » sept extraits de leur répertoire, à l'occasion de leurs 40 ans. La troupe offrira d'ailleurs une prestation gratuite le 29 avril, à l'Espace Georges-Émile-Lapalme de la Place des Arts.



Détails : www.2013.quebecdanse.org.

CRÉATION BICÉPHALE



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Dernier spectacle de la saison régulière de l'Agora de la danse, *When We Were Old* met en scène le chorégraphe et danseur québécois Emmanuel Jouthe et l'artiste italienne Chiara Frigo, du 24 au 26 avril. À partir d'un récit de transformation — une forêt devenue ville, une station d'essence qui fait place à un parc public —, les deux danseurs dialoguent sur le passage du temps, le nouveau qui remplace l'ancien. Entre nature et culture. *Le Devoir*

Hydro Québec
GRAND PARTENAIRE

**ABONNEZ-VOUS
TNM.QC.CA**

LES AIGUILLES ET L'OPIUM
CYRANO DE BERGERAC
ALBERTINE, EN CINQ TEMPS
LE MURMURE DU COQUELICOT
LE BALCON/ICARE

13/14

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

ROBERT LEPAGE, EX MACHINA/EDMOND ROSTAND, SERGE DENONCOURT/MICHEL TREMBLAY, LORRAINE PINTAL/SÉBASTIEN SOLDEVILA + SHANA CARROLL, LES 7 DOIGTS DE LA MAIN/JEAN GENET, RENÉ RICHARD CYR/OLIVIER KEMEID, MICHEL LEMIEUX + VICTOR PILON, 4D ART

ÊTRE ABONNÉ, UN PRIVILÈGE!

TNM.QC.CA 514.866.8668

20%
JUSQU'À 20%
DE RÉDUCTION

l'équivalent d'un spectacle gratuit



LES MEILLEURES
PLACES



MODIFICATION DES
DATES DE SPECTACLES
À 24 H D'AVIS



STATIONNEMENT
À DEUX PAS ET
À PETITS FRAIS

CULTURE › MUSIQUE DU MONDE



Grand maître de la musique classique de l'Inde du Nord, Vishwa Mohan Bhatt est également l'un des joueurs de guitare slide parmi les plus délicatement électrisants de la planète.

Dans le sillage de Ravi Shankar

Vishwa Mohan Bhatt et Subhen Chatterjee sont à Montréal pour livrer leur hommage au grand disparu

YVES BERNARD

De tous les disciples de Pandit (maître) Ravi Shankar, Pandit Vishwa Mohan Bhatt est le plus connu sur la scène internationale avec Anoushka Shankar. Samedi soir, il s'amène à l'auditorium de la Grande Bibliothèque pour livrer son hommage au grand disparu, accompagné par Pandit Subhen Chatterjee, un brillant tabliste de l'actuelle génération de la musique hindoustanie. En première partie de la soirée: Aditya Verma, excellent sarodiste et seul disciple montréalais connu du grand inspirateur. Il lancera d'ailleurs un disque à sa mémoire.

Grand maître de la musique classique de l'Inde du Nord, Vishwa Mohan Bhatt est également l'un des joueurs de guitare slide parmi les plus délicatement électrisants de la planète. C'est le musicien d'une grande ouverture, ce qui l'a mené vers des collaborations avec les Taj Mahal, Béla Fleck et Ry Cooder, avec qui il a remporté un Grammy pour le disque *A Meeting by the River*. Il y a aussi la tête chercheuse puisque V. M. Bhatt a inventé le mohan veena, l'instrument hybride qu'il a enseigné à Harry Manx.

«J'ai indianisé la guitare haïtienne en amalgamant des techniques de jeu du sitar, du sarod et de la vina. J'ai également ajouté des cordes sympathiques pour la résonance et d'autres cordes pour le bourdon», explique-t-il. Il vient du Rajasthan et vit à Jaipur: «Je suis très influencé par les musiques traditionnelles et classiques de ma région. J'ai commencé avec mon père qui était

V. M. Bhatt a inventé le mohan veena, l'instrument hybride qu'il a enseigné à Harry Manx

responsable d'une école de musique [gharana] à Jaipur. Dans ce style, nous avons une façon particulière d'interpréter la partie la plus rapide, le taan, ou de faire trembler les notes en nous inspirant du dhrupad.»

Ce serait le chant le plus ancien de l'Inde du Nord et ça vibre dans le plus profond de l'âme. V. M. Bhatt donne aussi dans le gayaki ang, autre technique qui permet de rappeler la voix humaine avec son mohan veena. Dans ses ragas, il peut se faire très subtil, pénétrer les alaps très méditatifs du début, se promener entre les notes, respirer longtemps, triturer les

notes en les rythmant avec le bourdon, jouer tout doucement sur les rythmes frénétiques du tabla, augmenter progressivement la cadence jusqu'à l'élan final qui devient spectaculaire à souhait.

Son collègue Pandit Subhen Chatterjee vient d'une grande lignée spirituelle et musicale du Bengale. Il se présente: «Ma première identité est indienne et ma deuxième est bengalie. J'ai commencé à la gharana de Lucknow, l'une des six grandes écoles de tabla en Inde. Puis je me suis inspiré des beautés des cinq autres, avant d'écouter

les plus fantastiques batteurs et percussionnistes du reste de la planète. J'incorpore tout cela dans ma musique. Je collabore avec Pandit Bhatt depuis 30 ans. Tu peux imaginer l'harmonie entre nous deux.»

Collaborateur
Le Devoir

LA MAGIE DE LA GUITARE INDIENNE

À l'auditorium de la Grande Bibliothèque, samedi 20 avril à 19h30. En première partie: Aditya Verma. Renseignements: www.centrekabir.com, 514 620-4182.

Vous reliez toutes les villes du monde.
Vous passez par tous les jardins.
Vous longez la mer.
Vous traversez la jungle des oiseaux exotiques.
Jusqu'à ce carrousel.
Un bijou de lumière déposé au bord du boulevard.
Mes fils.

Saison 2013-2014
Abonnez-vous

2013
14

Informations
Théâtre d'Aujourd'hui
3900, rue Saint-Denis
Montréal (Québec)
514 282-3900

www.theatredaujourd'hui.qc.ca/abonnement

création **Théâtre d'Aujourd'hui**

9 avril au 4 mai 2013
Salle principale

**YUKON
STYLE**

texte
Sarah Berthiaume
mise en scène
Martin Faucher

avec
Sophie Desmarais
Vincent Fafard
Gérald Gagnon
Cynthia Wu-Maheux

collaborateurs
Emmanuelle Kirouac-Sanche
Max-Otto Fauteux
Denis Lavoie
Etienne Boucher
Alexandre Macsween
Angelo Barsetti
Jean Gaudreau
Joséphine Bacon

« Une pièce qu'il faut absolument aller voir. » Journal Métro
« Un magnifique voyage au pays des longues fuites. » Voir
« Une distribution en tous points impeccable. » Sage Gamin
« Yukonstyle vaut le détour. » montheatre.qc.ca
« Une création dramatique rigoureuse, subtile et puissante [...] À voir absolument. » Le Quatrième
« Une réflexion puissante. » Artichaut Mag
« Une œuvre d'une grande beauté [...] À voir absolument. » Pieuvre.ca



theatredaujourd'hui.qc.ca/yukonstyle

Informations et réservations
3900, rue Saint-Denis, Montréal (Québec)
T 514 282-3900



DE RETOUR
À LA DEMANDE
GÉNÉRALE

« Une incroyable poésie... Il me vient tant de mots pour parler de cette expérience (...) On est stupéfait par le propos et abasourdi par la performance de Sébastien Ricard. » - Mélanie Boissonnault, Radio-Canada
« C'est là un tour de force (...) C'est un grand, grand moment de théâtre. »
Christian Saint-Pierre, Télé-Québec

la nuit juste avant les forêts
DE BERNARD-MARIE KOLTÈS / AVEC SÉBASTIEN RICARD / MIS EN SCÈNE PAR BRIGITTE HAENTJENS
UNE PRODUCTION DE SIBYLLINES / À COMPTER DU 23 AVRIL 2013

SIBYLLINES
THÉÂTRE DE CRÉATION

LES ATELIERS JEAN BRILLANT
661, RUE ROSE-DE-LIMA
Montréal (Métro Lionel-Groulx)
Billetterie Articulée / 514 844.2172
sibyllines.com

PHOTOGRAPHIE / ANGELO BARSETTI + DESIGN / STUDIO T-BONE

DU GAZON QUI DURE VINGT ANS
de la S'lash aux Ce RISÉS
des frites
AVEC L'ÉCOLE
STEAK
un Canif
parents enfants
la famille bibus
VERY SECRET
la Tent
beauty and fun
SALON BALLON
la meilleure amie

« C'est un long souffle... une tornade de mots exprimant des émotions brutes, violentes et puissantes [...] Vous risquez d'en ressortir le souffle coupé. » — Luc Boulanger, La Presse

« Tous naviguent avec rythme dans cette partition exigeante, négociant toutes les ruptures avec assurance et créant en corps et en voix de troublants jeux de miroir. » — Alexandre Cadieux, Le Devoir

« Décidément, on ne finit plus de tomber sur de petits bijoux aux Écuries cette année. » — Camille Robidoux, pieuvre.ca

JUSQU'AU
27 AVRIL

Ce samedi il pleuvait

Texte ANNICK LEFEBVRE / Mise en scène MARC BEAUPRÉ
Avec MAXIME DAVID, SÉBASTIEN DAVID, ALEXANDRE FORTIN et MARIE-ÈVE MILOT

Une production Le Crachoir

Dernière semaine de représentations

AUX ÉCURIES 7285, rue Chabot, Montréal Fabre
514 328-7437 auxecuries.com



LE DEVOIR

CULTURE › THÉÂTRE

Éric Jean explore les hauts et les bas de la vie de bureau

Créée en tandem avec Olivier Kemeid, *Survivre* propose un portrait de société truffé d'humour noir

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

Après *Les mains* (2004), un spectacle notamment inspiré par l'univers de l'écrivain espagnol Federico García Lorca, et *Une ardente patience* (2005), adaptation d'un roman à propos de la vie du poète chilien Pablo Neruda, Éric Jean retrouve Olivier Kemeid, dont on vient tout juste de découvrir *Furieux et désespérés*, pour une nouvelle création intitulée *Survivre*. Avec ce portrait de société, aussi contemporain que nord-américain, où pas un seul grand nom des lettres ne rôde, on peut dire que le tandem s'aventure sur des territoires moins familiers.

« J'avais envie de travailler sur une comédie qui se déroule dans un bureau, lance Éric Jean. C'est certain qu'en faisant appel à Olivier, je ne m'attendais pas à ce que ce soit une pièce où on se tape sur les cuisses. Je voulais une comédie fine, grinçante, truffée d'humour noir. » Que peut-il bien se passer dans les tours à bureaux du centre-ville de Montréal? Quel jeu de société peut bien prendre place dans ces édifices si hauts qu'on les aperçoit depuis la baie vitrée de la salle de répétitions du Quat'Sous? « Ça m'intrigue, explique Éric Jean. Qu'est-ce qui s'y raconte? Qu'est-ce qui s'y vit? J'ai le sentiment que les



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Éric Jean avait envie de travailler sur une comédie fine et grinçante qui se déroule dans un bureau.

individus y jouent des rôles, que quelque chose se cache sous la surface, qu'il y a toute une vie intérieure à laquelle on ne donne pas libre cours. »

Sur scène, ils sont six à s'activer sans relâche. On ne sait pas très bien ce qu'ils font, mais leur travail paraît crucial. « On se rend vite compte que cet environnement et ce qu'ils y accomplissent ne les passionnent pas du tout, explique le metteur en scène. Leur aliéné-

apparaît dans le frottement entre leur identité profonde, intime, personnelle, et celle qu'ils sont forcés de maintenir au sein du groupe. Le travail semble avoir pris toute la place. On finit même par se demander s'ils ont une vie à l'extérieur du bureau, s'ils ont d'autres relations que celles qu'ils entretiennent avec leurs collègues. » Entre les écrans, les claviers et les téléphones, un combat sans merci ne tardera pas à se déployer.

Après la chute des masques, les couteaux vont voler aussi bas que les instincts. Les désirs, souvent irréprouvables, vont surgir et tout balayer sur leur passage.

On ne peut s'empêcher de remarquer que la distribution du spectacle est quelque peu hétéroclite. « Quand on choisit des comédiens, explique Jean, on ne sait jamais si la chimie va opérer. Certaines personnes m'ont dit qu'elles trouvaient

mon mélange étonnant. Je peux le comprendre. Je reconnais qu'il y a dans ce parti pris une forme de risque. Mais la synergie qui s'est produite dès la première répétition m'a confirmé que j'avais fait les bons choix. »

Ainsi, une actrice chevronnée comme Sylvie Drapeau côtoie deux comédiens qu'on a plutôt l'habitude de voir à la télévision, Anne Casabonne et André Robitaille, mais aussi trois nouveaux venus, Laurie Gagné, Martine-Marie Lalande et Olivia Palacci. Pour incarner le jeune homme qui vient troubler l'ordre établi, l'étranger, celui qui va bouleverser à jamais la vie des employés, le metteur en scène a fait appel à Renaud Lacelle-Bourdon.

Agent provocateur

Le mystérieux visiteur, un agent provocateur qui vient révéler les protagonistes à eux-mêmes en les contraignant à affronter leurs soifs les plus profondes, évoque bien entendu le personnage qui est au cœur de *Théorème*, le film et le roman de Pasolini. « En effet, explique le metteur en scène, le personnage endossé par Renaud, comme celui imaginé par Pasolini, dévoile les pulsions et les instincts de ceux qui l'entourent. Il fait surgir leur part d'animalité, autrement dit tout ce qui loge dans l'hémisphère droit de leur cerveau. Il crée des courts-circuits chez cer-

tains et une forme d'apaisement chez d'autres. J'aime l'ambiguïté qui l'accompagne. Sa présence nous entraîne de l'humour à l'absurde, puis du suspense au tragique. Je tenais à ce changement de ton. »

La fable permet à Éric Jean et Olivier Kemeid d'aborder la question du refoulement des désirs sexuels, le besoin d'amour et de romantisme, mais aussi de régler des comptes avec une société capitaliste où la notion d'élimination, si chère à la télé-réalité, fait de terribles ravages dans toutes les sphères de nos vies. Reste que le metteur en scène ne peut aborder ces questions sans l'appel à Renaud Lacelle-Bourdon, de l'onirisme et de l'imaginaire. « On dirait que je suis incapable de contourner cette dimension, avoue-t-il. Ce réalisme qui se désagrège peu à peu, cette réalité qui se tord à vue d'œil, je ne peux pas y échapper. Ça finit toujours par me rattraper. »

Collaborateur
Le Devoir

SURVIVRE

Texte: Olivier Kemeid en collaboration avec Éric Jean. Mise en scène: Éric Jean. Au Théâtre de Quat'Sous du 23 avril au 18 mai. *Cleaning*, une courte pièce de Simon Lacroix sera présentée en lever de rideau les vendredis à 19 h et les samedis à 16 h.

Geneviève L. Blais sert le réel sur un plateau avec *Empreintes*

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

C'est en 2008, en montant *Blanc*, une pièce d'Emmanuelle Marie, que Geneviève L. Blais a expérimenté pour la première fois la force inouïe du témoignage au théâtre. Pour mettre des mots sur la situation jouée par les comédiennes, la metteuse en scène avait constitué un chœur de douze femmes ayant plus ou moins récemment perdu leurs mères. Ces jours-ci, la créatrice œuvre à un spectacle sur le thème de l'avortement où la parole d'Annie Ernaux, tient un rôle fondamental, mais où le récit de vie occupe aussi une place de choix.

« J'ai toujours l'impression de travailler sur une théâtralisation du réel, explique celle qui dirige le Théâtre A corps perdus depuis bientôt dix ans. J'y arrive en empruntant la voie de la création in situ, en m'inspirant d'un lieu qui n'est pas à proprement parler théâtral, comme je l'ai fait avec Quelques éclats de verre [dans un bar] ou Judith [dans



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Geneviève L. Blais œuvre à un spectacle sur le thème de l'avortement où la parole d'Annie Ernaux tient un rôle fondamental.

un stationnement souterrain], ou alors par le biais du témoignage, comme je l'ai fait avec *Blanc* et comme je l'effectue de manière encore plus marquée avec *Empreintes*. »

Le 28 janvier 2008, en lisant un article sur les 20 ans de la légalisation de l'avortement au

Canada, la jeune trentenaire réalise qu'il n'y a pas si longtemps que les femmes du pays ont accès à la contraception et à l'interruption volontaire de grossesse. « On peut dire qu'on est conscients des luttes qui ont été menées avant notre arrivée au monde, mais ça reste tout de

même un peu abstrait, estime-t-elle. On a l'impression que les histoires de cintres et d'eau de Javel se sont déroulées il y a des lustres. Or ce sont des femmes de la génération de ma mère qui les ont vécues. C'est ce qui m'a décidée à placer ici et là des petites annonces pour recruter des femmes qui accepteraient de me parler de leurs expériences liées à l'avortement. J'avais très envie de les entendre. »

Les réponses furent nombreuses et les témoignages recueillis, d'une richesse et d'une diversité bien plus grande que tout ce que la créatrice avait espéré. « Le thème de l'avortement a été un déclencheur extraordinaire, révèle Blais. C'est-à-dire que ça m'a permis d'entrer très rapidement dans l'intimité de ces femmes de différents âges et de plusieurs origines, mais aussi d'aborder une foule de sujets connexes à propos de la sexualité, du corps et du couple. Dans cet espace de liberté, elles se sont confiées comme s'il n'y avait plus de barrières. Je tiens à préciser que je n'ai aucune prétention scientifique, que je ne fais pas de docu-

mentaire et que je n'avais aucune envie de consacrer un spectacle aux questions éthiques entourant l'avortement. En somme, je tenais à faire entendre autre chose que ce qu'on entend très souvent sur le sujet. »

Un théâtre de l'intime

Pour s'assurer de transformer son matériau en théâtre, Geneviève L. Blais a écarté l'idée de faire monter sur scène les femmes qu'elle avait rencontrées, préférant faire appel à des comédiennes professionnelles, en l'occurrence Paule Baillargeon, Kathleen Aubert, Eugénie Beaudry, Isabelle Guérard, Nico Lagarde et Estelle Richard, ainsi qu'à une danseuse, Victoria Diamond. Il faut aussi préciser que *L'événement*, un roman autobiographique d'Annie Ernaux paru en 2000, sert en quelque sorte de colonne vertébrale à la représentation et qu'une sculpture originale de Jean Brillant, notamment faite de métal et de roche, fera office de scénographie.

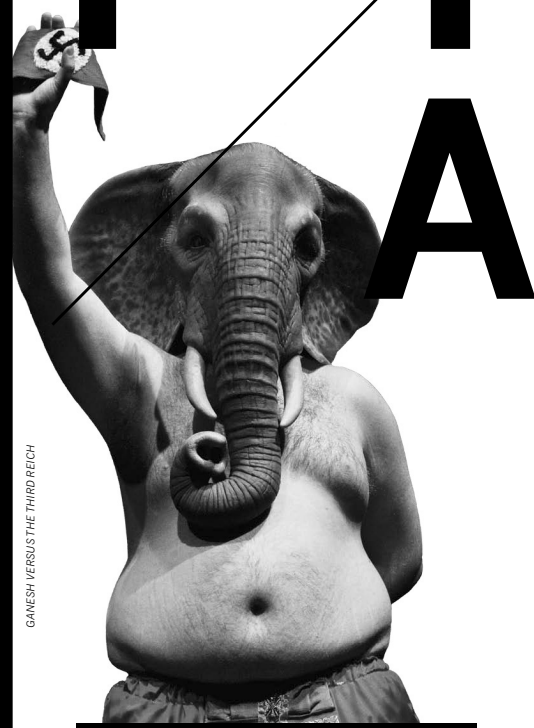
« J'ai choisi une structure musicale avec beaucoup d'entre-

croisements des voix, explique Blais. J'aime travailler avec des discours de natures différentes: un qui est plus brut et un autre qui est plus littéraire. On sent chez Ernaux toute l'importance de dire. Sa quête, pleine de résonances intimes et sociales, est assez forte pour sous-tendre tout le spectacle. Avec les témoignages de femmes, ça crée forcément un choc, un jeu d'échos et de contrastes qui me semble essentiel. En me servant du mouvement, de l'espace et peut-être même d'une tortue laissant son empreinte dans le sable, je m'assure que l'expérience concrète, réelle, soit évoquée, traduite en poésie scénique. »

Collaborateur
Le Devoir

EMPREINTES

Texte: témoignages de femmes, Annie Ernaux (extraits de *L'événement*), Luis de Miranda et Hélène Delmotte (extraits de *Expulsion*). Adaptation et mise en scène: Geneviève L. Blais. Une production du Théâtre A corps perdus, au théâtre La Chapelle du 23 avril au 4 mai 2013.

FESTIVAL
TRANSAMÉRIQUES
DANSE + THÉÂTRE
22 MAI - 08 JUIN
20137^e
ÉDITION
MONTREALBILLETS ET FORAITS
EN VENTE AU FTA.QC.CA

FAITES VITE!

4 spectacles 125 \$
8 spectacles 225 \$
12 spectacles 300 \$

INFO-FESTIVAL
514-844-3822
1-866-984-3822
FTA.QC.CA

PLACE DES ARTS
514-842-2112
1-866-842-2112
LAPLACEDESARTS.COM

LA
VITRINE
.COM

RTV#



TRIESTE
MARIE BRASSARD, MONTREAL
25, 26, 27 MAI / USINE C



BIRDS WITH SKYMIRRORS
LEMI PONIFASIO, ILES SAMOA
29, 30 MAI / PDA - THÉÂTRE MAISONNEUVE



BORIS CHARMATZ DE RETOUR
AVEC 24 DANSEURS

LEVÉE DES CONFLITS
BORIS CHARMATZ, RENNES

30, 31 MAI / PDA - THÉÂTRE JEAN-DUCEPPE



D'UNE RARE INTENSITÉ
PUISSANT ET BOULEVERSAINT

GANESH VERSUS THE THIRD REICH
BACK TO BACK THEATRE, MELBOURNE

30, 31 MAI, 1, 2 JUIN / USINE C



CORPS SURVOLTÉS
DANS UNE DANSE DÉCHAÎNÉE

KHAOS
GINETTE LAURIN, MONTREAL

4, 5 JUIN / USINE C



SO BLUE
LOUISE LECAVALIER, MONTREAL

6, 7 JUIN / PDA - THÉÂTRE MAISONNEUVE

CULTURE › MUSIQUE

Xavier Caféine,
le retour du loupLe vétéran du punk-rock se dévoile comme jamais dans son nouveau disque baptisé *New Love*

PHILIPPE PAPINEAU

«J'ai rien à perdre et tout à gagner.» Installé en plein soleil dans un sofa, les coudes sur les cuisses, Xavier Caféine se raconte sans gêne, dévoilant jusqu'aux récents déboires de son nouveau disque, intitulé *New Love*. Le vétéran du punk-rock québécois sort d'une très mauvaise passe, mais les cicatrices sont assez refermées pour qu'il les dévoile la tête haute. La suture a tenu le coup, voilà Caféine reparti pour une nouvelle ronde.

Xavier Caféine, 37 ans, roule sa bosse depuis une quinzaine d'années dans le rock à sauce punk et le punk à sauce rock. Le costaud chanteur est un grand

amateur d'arts martiaux doublé d'un passionné d'histoire, de géopolitique, de philosophie. Un étonnant équilibre de force et de tendresse.

Mais sur son tout nouveau disque, *New Love*, Caféine baisse ses défenses et se dévoile vulnérable, déchiré, en guérison. «J'ai vécu une rupture amoureuse très, très dure qui a fait que j'ai eu à tout repenser qui j'étais. La musique me sert beaucoup à ça, à exorciser. Et s'il y a quelque chose de bon qui a pu sortir de tout ça, c'est bien le disque.»

New Love, son sixième disque principalement chanté en anglais, parle sans cesse d'amour, de tristesse, de solitude. «500 jours de larmes et de malheurs», comme il le chante sur *Lettres*

d'amour. Dans le livret, il a même fait ressortir chaque récurrence du mot «love».

Dans le processus de création — et de guérison —, Caféine est retourné un temps en Outaouais chez ses parents, comme il l'a déjà fait dans le passé. «J'allais pas ben! Il fallait que je finisse mon album et je n'en étais pas capable, il fallait que je sorte de Montréal. Et j'avais plus d'argent, plus de spectacles, explique-t-il sans vouloir faire pitié. Je me sentais comme un chien sur le bord de la route, qui venait de se faire frapper. Je pensais mourir, mourir d'amour. J'ai réussi à ramper, à m'accrocher, j'ai ramper en forêt, j'ai mangé des mulots morts, c'est ça que j'ai fait! Pis je boitais, mais j'ai recommencé à chasser et je suis redevenu le loup que j'étais. Parce que j'étais devenu un chien domestique.»

Un son acéré

Et le loup revient avec un disque plus acéré que ses derniers efforts, *Bushido* et *Gisèle* — l'album qui l'a davantage fait connaître avec la pièce éponyme et *Montréal (cette ville)*. *New Love*, réalisé par Gus Van Go et Werner F, est une bête hybride entre le goût de la révolte des Clash, le son synthétique de claviers à la Joy Division et l'agressivité du rock-électro de We Are Wolves. Le tout doublé de mélodies simples et très efficaces, paradoxalement assez joyeuses.

«Je suis arrivé à New York [chez Gus Van Go] avec un album pas préparé, j'avais quelques tonnes mais pas plus. Et c'est la meilleure affaire que j'ai faite. Parce qu'on a pu travailler sur la musique. Ça



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

Xavier Caféine sent qu'il vieillit mais qu'il est encore temps pour lui de jouer un peu partout dans le monde.

ne faisait pas mal de couper dans les choses, alors que, quand tout est surfait, c'est plus dur à faire.»

Caféine, qui joue tous les instruments sur le disque, avait envie d'entendre davantage de claviers sur ses compositions. «Je trouve ça naturel, le synthétique. Je trouve ça plus organique que les guitares et que la batterie. Un son, c'est un son. Alors je me suis laissé aller, et j'y ai mis mon amour de la musique alternative des années 1980 avec la musique

punk que j'aime, et j'ai fait ma sculpture, mon petit portrait.»

Le temps d'aller plus loin

Sur les douze titres de *New Love*, neuf sont chantés en anglais. Un choix artistique qui se double d'un désir de faire voyager sa musique en dehors du Québec. «J'ai ce qu'il faut avec cet album-là pour aller jouer plus loin. J'aurais eu ce qu'il faut avec les deux derniers disques, mais étant donné la langue, ça m'en empêchait. C'est un fait. On se le faisait dire carrément, même par les Français! Je ne vais jamais arrêter de faire des disques en français, mais là, ce n'était pas le temps de faire ça.»

L'équation que fait Caféine est que, comme sa proposition musicale est un peu marginale, il lui faut un bassin de fans plus grand pour arriver à en vivre. «Il faut que t'aïlles jouer plus loin et ailleurs, sinon tu vas retourner chez tes parents! Et ça, c'est pas drôle pour personne.»

Le musicien sent aussi qu'il

vieillit — il en a même fait une chanson, *Fuckin Time* — mais qu'il est encore temps pour lui de jouer un peu partout dans le monde. «C'est le temps pour moi de partir, j'ai encore la fougue, la jeunesse pour ça. Parce qu'il n'y a rien de facile là-dedans, c'est fatigant, et on ne commence pas ça à 45 ans. Et je suis encore un vagabond. Je n'ai que deux sacs, un gros sac Adidas et un gros sac noir. Je suis chambreur, et s'il faut que je reparte, j'ai mes deux sacs. Le Japon demain? Je suis parti. J'ai pas de guitares, j'ai pas d'auto, j'ai pas de maison. Je suis encore libre.» Il n'a rien à perdre et tout à gagner, et c'est bien parti pour lui.

Le Devoir

NEW LOVE
Xavier Caféine
En magasin mardi

D Écouter La pièce titre de l'album *New Love* de Xavier Caféine. ledevoir.com/culture/musique

EMMANUEL JOUTHE
DANSE CARPE DIEM
WHEN WE WERE OLD
24-25-26 AVRIL 20 H

CHORÉGRAPHE ET INTERPRÈTES | CHIARA FRIGO EMMANUEL JOUTHE
CONSEILLER À LA DRAMATURGIE | GUY COOLS
CONSEILLÈRE ARTISTIQUE ET RÉPÉTITRICE | CHRISTINE CHARLES
CONCEPTION SONORE | LAURENT MASLE
ÉCLAIRAGES | PHILIPPE DUPEYROUX

UNE PRÉSENTATION DE L'AGORA DE LA DANSE ET DE TANGENTE

TANGENTE
Laboratoire de mouvements contemporains

BILLETTERIE / 514 525.1500
840, RUE CHERRIER MONTRÉAL
WWW.AGORADANSE.COM

AGORA DE LA DANSE

CHIARA FRIGO + EMMANUEL JOUTHE PHOTO | VANESSA FORGET

USINE C
514 521-4493 USINE-C.COM

DE RETOUR À LA DEMANDE GÉNÉRALE!

KISS & CRY

23 → 28 AVR

DE
MICHÈLE ANNE DE MEY & JACO VAN DORMAEL

PARTENAIRE PRIVILÉGIÉ QUEBÉCOR

Des centaines d'histoires d'immigrants sont comme celle-ci mais elles auraient besoin du talent de David Yip pour être révélées. - *Review Vancouver*

Une histoire de dépossession en même temps que de rédemption dans un mélange de conte et d'images, d'intime et de politique. - *Le Devoir* (Montréal)

La mise en scène pleine d'imagination confère une dimension quasi mythique au propos. - *The Gazette* (Montréal)

L'inventivité du multimédia est une pure joie pour les yeux et les oreilles. - *Norran* (Skellefteå, Suède)



LES DEUX MONDES (Montréal) et UNITY THEATRE (Liverpool) présentent
GOLD 金山 MOUNTAIN

LA MONTAGNE D'OR
THÉÂTRE, MUSIQUE ET MULTIMÉDIA

Textes : DAVID YIP et KEVIN WONG
Mise en scène : DANIEL MEILLEUR
Multimédia : YVES DUBÉ / Musique : MICHEL ROBIDOUX
Avec DAVID YIP et EUGENE SALLEH

Jusqu'au 27 avril 2013

EN ANGLAIS AVEC SURTITRES FRANÇAIS

AUX ZÉCURIÉS 7285, rue Chabot, Montréal Fabre
514 328-7437 auxecuries.com

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des arts et des lettres Québec
ONK 100 BEST
BRITISH COUNCIL
Arts Council England
LE DEVOIR

4-SOUS SURVIVRE
23 avril au 18 mai 2013
Une production du Théâtre de Quat'Sous

Texte Olivier Kemeid en collaboration avec Eric Jean
Mise en scène Eric Jean
Avec Anne Casabonne, Sylvie Drapeau, Laurie Gagné, Renaud Lacelle-Bourdon, Martine-Marie Lalonde, Olivia Palacci et André Robitaille
Concepteurs Stéphanie Raymond, Pierre-Étienne Locas, Cynthia St-Gelais, Martin Sirois, Vincent Letellier et Florence Cornet

BILLETTERIE 514 845-7277 QUATSOUS.COM

Dubo
Québec
Conseil des arts et des lettres Québec
LE DEVOIR
ATV

EN LEVER DE RIDEAU
La micropièce *Cleaning*, de Simon Lacroix, le vendredi à 19h et le samedi à 16h.

CULTURE › MUSIQUE

IAM: un adieu, au cas où

Le groupe rap français lance *Arts martiens*, un disque aux allures de synthèse

PHILIPPE PAPINEAU

On vous l'avait annoncé dans ces pages non sans enthousiasme, le vétéran groupe rap français IAM nous préparait un album très spécial, unique, taillé dans les musiques d'Ennio Morricone. Les manières de samouraïs qui allaient rencontrer les tireurs sans remords du Far West? On s'emballait. Mais ce qui nous parvient est tout autre. Empêtré dans les dédales légaux, IAM a décidé de changer de direction et a construit *Arts martiens*, un disque aux allures de synthèse qui pourrait être... un adieu.

Au bout du fil, c'est le très attentionné Akhenaton qui, avec son accent du Sud, laisse tomber les mots. Lourds, les mots. «*Cet album-là, il sonne sur certains aspects, je le reconnais, comme une forme d'au revoir. Mais vu qu'on ne sait pas ce que demain nous réserve, on préfère dire au revoir que de ne pas dire au revoir du tout!*»

Un adieu, au cas où. De l'autre côté de l'appel conférence, Akhenaton et Kheops notent qu'*Arts martiens* — une référence à Marseille, qui a vu naître IAM — est le dernier album prévu à leur contrat avec la *major* Def Jam France et que la suite dépend soit de leur volonté à poursuivre comme indépendant — ce qui n'est pas une mince tâche —, soit du possible succès de ce disque.

«*Ce qu'il faut vous avouer, c'est qu'on s'est détachés de beaucoup d'enjeux avec le temps, explique Akhenaton. Et qu'on fait des albums de manière très détachée, décontractée. On fait le maximum pour en vendre le plus possible avec nos arguments, qui sont des arguments artistiques. Maintenant, on n'est ni prêts à faire du marketing tordu, ni prêts à faire du buzz inutile, ni prêts à courber l'échine pour sortir des albums. Si malheureusement, à l'avenir, notre passion ne devient plus notre métier, ce sera comme ça.*»

Revenons sur le projet Morricone, que traîne Akhenaton depuis son album solo *Météque et mat* (1995), et que le groupe avait déjà mis de côté pour enregistrer *L'école du mi-*

cro d'argent, disque phare de la formation. L'an dernier, croyant avoir eu l'aval des bons interlocuteurs pour mener à bien son album concept avec les airs du maître de la musique de film, IAM avait redémarré le projet. «*Mais les interlocuteurs se sont avérés ne pas être les bons, parce qu'on a eu quelques mois plus tard des précisions sur les exigences de la collaboration, qui étaient tout simplement inacceptables pour nous. Et on a décidé d'abandonner.*»

Coup dur. Entre autres parce que le studio de mixage new-yorkais était déjà réservé, comme l'appartement où loger. Et surtout, IAM voulait confier ses pièces au réputé ingénieur du son Prince Charles Alexander, un homme fort occupé et seulement disponible pendant les vacances de janvier. Et nous sommes le 20 septembre.

«*Ça été un mal pour un bien, parce que ça nous a permis de repousser nos limites et de voir si on était capables de faire un album entre ce moment-là et le 1^{er} janvier!* lance Akhenaton. *Ça été très intense, mais on s'est vraiment bien amusés.*»

Pour des gars pressés, *Arts martiens* est étonnamment riche. Ses 17 titres s'étirent sur plus d'une heure et dix minutes, et les deux rappers Akhenaton et Shurik'N n'ont pas lésiné sur les couplets. «*Si on n'avait pas eu de date butoir, je pense qu'on aurait reporté un peu, dit Kheops, le DJ. Là, on avait des barrières, un cadre autour de nous, et il ne fallait pas qu'on dépasse. Et c'est là qu'on est le meilleur, je pense.*»

«**Voici nos valeurs**»

Au lieu de travailler dans un seul studio, IAM a pris le contrôle de cinq cabines, où tout le groupe travaillait en parallèle. Une vraie usine, à les entendre. «*On a fait plus de 40 morceaux*», se surprend Kheops. Le résultat est assez proche de ce qu'on imagine être l'essence d'IAM: une production rythmique classique avec un peu de scratches, une inspiration asiatique et arabe, et des textes d'où émane fortement la notion d'intégrité — sociale, artistique, politique.

«*Arts martiens, c'est: voici*


DIDIER D. DAARWIN

Au lieu de travailler dans un seul studio, pour cet album, IAM a pris le contrôle de cinq cabines, où tout le groupe travaillait en parallèle.

IAM, voici nos valeurs. Ça s'entend sur la première pièce Spartiate Spirit, et sur la dernière, Dernier coup d'éclat. Dans les très bons moments, quand on a vendu beaucoup de disques, et dans les moments compliqués de nos vies personnelles ou professionnelles, on s'est fait un point d'honneur de toujours tenir le cap.

Ce nouveau disque les mènera sur les scènes d'un peu partout dans le monde, et entre autres aux FrancoFolies de Montréal, le 18 juin au Métropolis. «*Après, si cet au revoir n'en est pas un définitif, ce sera un au revoir temporaire, ajoute Akhenaton. Si on arrive à avoir du succès sur cet album-là, pourquoi pas un prochain album dans le futur? Et pourquoi pas un Morricone? Mais là, j'évite de faire des prévisions!*» Parce que demain, c'est loin.

Le Devoir

Hydro Québec présente

Pro Musica

Saison 2013 · 2014

<p>Présenté en collaboration avec</p> <p>CROCUS FINANSOFT</p> <p>Série PIERRE-ROLLAND Maison symphonique</p> <p>JEAN-GUIHEN QUEYRAS (violoncelle)</p> <p>ALEXANDRE MELNIKOV (piano)</p> <p>QUATUOR ARTEMIS (cordes)</p> <p>LARS VOGT/CHRISTIAN TETZLAFF (piano/violon)</p>	<p>Présenté par</p> <p>OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL</p> <p>Série LES RÉCITAUX Maison symphonique</p> <p>LOUIS LORTIE (piano)</p> <p>NATHALIE DESSAY (soprano)</p> <p>YO-YO MA (violoncelle)</p> <p>HILARY HANN (violin)</p>	<p>Présenté en collaboration avec</p> <p>BANQUE NATIONALE</p> <p>Série DOMINICA Salle Bourgie</p> <p>MARIKA BOURNAKI (piano)</p> <p>VALÉRIE MILOT (harpe)</p> <p>ÉTIENNE DUPUIS, QUATUOR CLAUDEL (baryton/cordes)</p> <p>ERIC ABRAMOVITZ (clarinette)</p>
---	---	--

Les abonnés 2012-13 conserveront leurs sièges jusqu'au 15 juin 2013

Pour renseignements :
Pro Musica 514 845 0532 www.promusica.qc.ca

FSH, 99.5 FM, Conseil des arts et des lettres Québec, HYATT MONTRÉAL CENTREVILLE, Le Scena Musicale

ÉVÈNEMENT
QUÉBEC DANSE

22 - 29 avril 2013

quebecdanse

150 ACTIVITÉS
POUR TOUSREGROUPEMENT
QUÉBÉCOIS DE
LA DANSELE DEVOIR
Libre de penser

ENTENTE SUR LE DÉVELOPPEMENT CULTUREL DE MONTRÉAL

Montréal

Culture
et Communications
Québec

Salle Bourgie

saison 2012-2013

La Fondation Arte Musica présente

Mercredi 24 avril = 19h30
Jeudi 25 avril = 14h
Les Violons du Roy
Bataclan!

Mercredi 1^{er} mai = 19h30
Série Jeunes et Pros
Aimez-vous Brahms?
Musique de chambre de Brahms et Schubert

Jeudi 2 mai = 18h
5 à 7 en musique
Musiciens de
l'Orchestre Métropolitain
La musique américaine pour quintette à vent

Vendredi 3 mai = 18h30
Tableaux en musique
Vents du soleil couchant
Musique de Bolivie, de l'Équateur,
du Chili et du Pérou

Jeudi 16 mai = 19h30
Mélisande McNabney,
clavecin et pianoforte
Sonate, que me veux-tu?
Œuvres de C. P. E. Bach, Haydn et Scarlatti

Dimanche 26 mai = 14h
Les Dimanches-familles en musique
Tsuki, conte musical japonais
(4 ans et +)
Avec la participation de Claude Lafortune,
découpages de papier

Jeudi 6 juin = 18h
5 à 7 en musique
Ensorcellement sonore
Musique du Brésil

Dimanche 9 juin = 14h
Les Dimanches-familles en musique
La Cigale et les violons
(à partir de 6 ans)
Catherine Perrin, conception, narration et clavecin
Musiciens des Violons du Roy

Billets et programmation complète sur
sallebourgjie.ca - 514-285-2000 (option 4)

MUSÉE DES
BEAUX-ARTS
MONTRÉAL

FONDATION ARTE MUSICA

Présenté par

TD

CULTURE › JAZZ

Étonnantes réincarnations

SERGE TRUFFAUT

Il y a amplement matière à pester, à maugréer, à râler, mais bon... on va se retenir, voire changer le braquet des humeurs, car il y a aussi amplement matière à saluer, à remercier, à se contenter dans le sens le plus content du terme. Le moteur de ce paradoxe? Une deuxième vague de disques distribués par Universal et vendus à «p'tit» prix, 10\$ pour deux albums réunis en un compact, vient d'aborder nos côtes. Celles des disques, évidemment.

Toujours est-il que cette vague numéro 2 permet de raconter à nouveau une histoire extraordinaire à tous égards, car elle combine la réincarnation avec la réhabilitation. En deux mots, Universal remet sur le marché des enregistrements qui avaient disparu pendant 50 ans.

En plus de deux mots, voici de quoi il s'agit. La filiale allemande d'Universal, aujourd'hui le plus important propriétaire de labels de jazz — des labels, il faut le préciser, qui ont fait l'histoire du jazz —, a nettoyé les rubans réalisés, tenez-vous bien, par Oscar Peterson, Dizzy Gillespie, Clark Terry, Shirley Horn, Bob Brookmeyer, Quincy Jones, Gerry Mulligan, Bobby Timmons, Art Farmer, Benny Golson, Gene Ammons, Buddy Rich, Gene Krupa, Jimmy Smith, Johnny Hodges, Ella Fitzgerald, Mel Tormé, Kai Winding, Georges Russell, Bill Evans, Shelly Manne et bien d'autres.

On a fait exprès de citer les noms d'une ribambelle de musiciens pour mieux souligner ceci: cette avalanche de rééditions de disques conservés dans les coffres des compagnies pendant 50 ans (!) aura pour écho une inflexion du regard que l'on porte sur l'histoire du genre en général et celle des jazzmen en particulier.



Le compact retenu pour illustrer le sujet du jour est l'exemple par excellence du ressort historique évoqué: *Empathy* par Shelly Manne, Bill Evans et Mont Budwig à la contrebasse, auquel Universal a joint *A Simple Matter of Conviction* par Evans, Manne et Eddie Gomez à la contrebasse.

Aucun livre ou dictionnaire, dont celui publié par Robert Laffont, ne mentionne le copinage du pianiste avec le très, très fin batteur Shelly Manne et le solide Budwig. Aucun! Prenons Laffont. L'auteur de la fiche consacrée à Evans raconte qu'après la mort de Scott LaFaro, Chuck Israels et

Gary Peacock se sont succédé, mais pas Budwig. Idem avec Manne.

Ainsi, pendant des années et des années, nous avons été privés de musiques qui régalaient de par leur finesse, leur délicatesse, qui se distinguent aussi par l'inclination de Manne et ses complices pour la cohésion. Pour les amateurs de trios, ce double est un cadeau des dieux. Tous les dieux.

À la une du prochain *Down Beat*: le saxophoniste Charles Lloyd. Enfin! Cela faisait des lunes indiennes que ce géant du saxo ténor n'avait pas été le sujet principal de la bible américaine du jazz alors qu'il aligne, chez ECM, des albums admirables. Outre Lloyd, il est aussi question de Frank Zappa.

À ceux qui ne seraient pas abonnés au club Smalls, situé à New York, on tient à signaler ceci: depuis quelques semaines, les animateurs du lieu proposent régulièrement la retransmission gratuite, tant audio que visuelle, de certains shows.

Les membres du groupe scandinave The Thing ont invité le guitariste Thurston Moore à se produire avec eux lors de leur show du 19 mai prochain dans le cadre du Festival international de musique actuelle de Victoriaville.

Le Devoir

Écouter aussi › La pièce *The Washington Twist* tirée de l'album *A Simple Matter of Conviction*. ledevoir.com/culture/musique

CLASSIQUE



SEBASTIAN BOLESCH

L'image du Berlin de 2013 est symbolisée par Radioalsystem, une usine désaffectée devenue centre de création.

Berlin renoue avec son passé créateur bouillonnant

CHRISTOPHE HUSS

à Berlin

Centre de la créativité artistique et musicale, véritable terreau des nouvelles tendances musicales il y a près d'un siècle, Berlin, réuni, se reconstruit une image de métropole créatrice bouillonnante. Le portrait est aussi celui d'une création musicale européenne en pleine mutation.

Impossible de ne pas regarder en arrière. Juste pour savoir ce qu'était la création à Berlin et en Allemagne avant la décapitation idéologique des années brunes.

L'opéra puisant dans le quotidien et les sujets de société, cela vous dit quelque chose? Jake Heggie, John Adams, Mark Anthony Turnage? Non: bien avant. Au temps, déjà, de la «nouvelle objectivité» des années 1920 et sa déclinaison: la *Zeitoper* (*Opéra du temps présent*), avec Kurt Weill (*Opéra de quat'sous*) et Paul Hindemith.

Le terreau berlinois était également fertile à toutes les influences, dont le jazz avec *Jonny spielt auf*, opéra de Krenek créé en 1927 à Leipzig, qui inspira ensuite Erwin Schulhoff, Karl Rathaus, Franz Schrecker.

Troisième point, parmi tant d'autres: la multidisciplinarité. À Berlin, la grande métropole mondiale du cinéma dès 1917, Eisler, Hindemith, Dessau ou Max Deutsch furent les premiers à composer pour le cinéma. Et quel symbole emblématique que ce Berlin, symphonie d'une grande ville de Walter Ruttmann (*Images*) et Edmund Meisel (*Musique*) en 1927. Berlin était alors le carrefour des arts.

L'image du Berlin de 2013, bouillonnante métropole musicale, est symbolisée par Radioalsystem, une usine désaf-



STADT BONN PRESSEAMT

Les installations d'Erwin Stache voyagent autour du monde.

fectée devenue centre de création. Au festival MärzMusik (Musique en mars), des concerts débutent à 22 h au très couru Berhain, temple européen de la techno. Oubliez l'idée qu'il y a ici un ex-Berlin-Est et un ex-Berlin-Ouest. Le Mur est abattu dans tous les sens du terme, et les anciens «Ossies» (habitants de la République démocratique allemande) semblent les plus azimutés, à l'image d'Erwin Stache, de Leipzig, concepteur d'installations sonores dans les musées, les parcs et les rues.

Métissages culturels

Il y a 25 ans, Stache œuvrait en musique électroacoustique «de l'autre côté du Mur». Objeçteur de conscience et suspect aux yeux de ceux qui donnaient les permissions de voyager, il n'avait pas accès aux œuvres des maîtres de son art comme Pierre Henry ou Pierre Schaeffer. Aujourd'hui, ses installations commencent à faire le tour du monde. «Est-ce donc de la musique?... Est-ce de l'art théâtral?... Est-ce de l'art visuel?... Au fait, peut-on rire?... Que si-

gnifie tout cela?», se demandait-il sur son site Internet.

L'Allemagne, patrie de Darmstadt, Fribourg et Donaueschingen, centres de l'avant-garde musicale européenne, n'a pas totalement abandonné la recherche musicale, mais elle tourne la page. Il n'est désormais plus question de «progrès en musique», mais de métissages.

Outre l'interdisciplinarité, une quête assez universelle, deux courants forts sont très perceptibles: l'intégration de l'acoustique et de l'électronique (la tendance de l'heure) et le métissage culturel.

De ce dernier, nous vous avons donné un exemple il y a deux semaines en vous parlant de Saed Haddad, compositeur jordanien, Berlinois d'adoption, dont quelques compositions ont été publiées en CD par l'édition Wergo. Markus Kritzokat, du Conseil allemand de la musique, responsable de cette collection, est frappé par cette ébullition: «Lorsque nous nous sommes ouverts aux compositeurs non seulement nés mais aussi vivant en Allemagne, nous avons été surpris du nombre et de la qualité des créateurs venus ici rejoindre "le pays des musiques nouvelles" tout en apportant leur propre héritage culturel. Le Moyen-Orient et l'Asie sont des viviers particulièrement intéressants.»

La collision entre l'héritage culturel propre aux créateurs et le langage qu'ils découvrent et digèrent, ainsi que, d'autre part, le travail de plus en plus poussé sur l'électronique marginalisent aux yeux de Markus Kritzokat «le courant académique des années 80 et 90».

L'histoire ici et maintenant

Rainer Rubbert, sorte de Walter Boudreau local en version colosse, organise depuis 24 ans, chaque semaine, des concerts de création dans le cadre de sa série Unerhörte Musik (Musique inouïe). Après 700 concerts et 1000 créations, au rythme, désormais, de 40 concerts par saison, il sait de quoi il en retourne. «Les compositeurs de 40 à 50 ans se sont détachés de l'avant-garde de l'après-guerre, de Boulez ou Stockhausen ou Xenakis, de tout style cloisonné et obligé.» «Moi, j'en ai encore souffert, avoue Rubbert, 56 ans, mais la génération qui me suit s'en moque royalement. De cette liberté re-

«C'est vraiment la première fois dans l'histoire de la musique qu'on voit une telle vraie liberté. [...] l'histoire de la musique démarre vraiment!»

Rainer Rubbert

trouvée naît une diversité telle qu'on ne l'a jamais connue.»

Rubbert résume ces 10 ou 15 dernières années d'affranchissement des codes et normes: «Est-ce qu'une direction se dessine? Je n'en sais rien, mais c'est vraiment la première fois dans l'histoire de la musique qu'on voit une telle vraie liberté. Je suis optimiste: tout a été essayé, maintenant l'histoire de la musique démarre vraiment!»

Alors qu'à Paris s'est déclenchée, ces dernières semaines, autour des positions qui ont désormais droit de cité au Collège de France, une de ces querelles dont la France a le secret et où des néo-tonaux se font traiter de «Goebbel» (*sic!*) par des bouléziens enragés sur les réseaux sociaux, l'Allemagne et Berlin ont tourné la page sans invectives ou revirements à 180 degrés.

Aux querelles de clans et de chapelles, aux catalogages, Berlin oppose le bonheur de la diversité. Rubbert le relève bien: «À Berlin, de l'improvisation aux compositions écrites en passant par les installations sonores et la musique électroacoustique, il y a trois ou quatre événements par jour.»

Parmi les compositeurs sur lesquels le spécialiste de l'inouï désire attirer notre attention, il y a Charlotte Seither (47 ans), Sarah Nemtsov (32 ans), Sebastian Elikowski Winkler (35 ans) et Sergej Newski, un Russe de 40 ans. Le métissage est entretenu par le programme d'accueil DAAD-Artistes à Berlin, qui permet à de jeunes compositeurs internationaux de passer un an dans la capitale allemande. «Et c'est immanquable: quand un nouveau compositeur arrive au DAAD, six mois après nous proposons l'une de ses œuvres», observe Rubbert.

La boucle est bouclée. Du bouillonnement sortira forcément quelque chose. À voir le marigot dans lequel s'enlène à nouveau l'intelligentsia musicale parisienne, on se doute que cet avenir musical européen émergera plutôt à Berlin!

Le Devoir

Christophe Huss était l'invité du ministère des Affaires étrangères allemand et de son agence Initiative Musik dans le cadre d'une semaine de rencontres internationales sur le thème «L'héritage de Wagner et Weill».

ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN
YANNICK NEZET-SÉGUIN

Desjardins
PARTENAIRE EN TITRE

25 AVRIL 19h30 2013
MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

Airs de jeunesse 2.0

SCHUMANN BIZET / WAXMAN
DVOŘÁK É. CHAMPAGNE
COLLECTIF DE PIERRE-LAPORTE
signé Nicolas Gilbert

CHEF JEAN-MICHAËL LAVOIE | PIANO MARIKA BOURNAKI | VIOLON KERSON LEONG

AVEC LE CHEUR DE L'ÉCOLE SECONDAIRE JOSEPH-FRANÇOIS-PERRAULT

orchestremetropolitain.com

Billets à partir de 31,29 \$ + taxes

laplacedesarts.com 514 842 2112 / 1 866 842 2112

www.la-nef.com 514.523.3095

ESPACE MUSIQUE 100.7™

La Nef

The Maid of Newfoundland
Chansons de Terre-Neuve

Meredith Hall, soprano

Tina Bergmann, dulcimer à marteaux
Marie-Nathalie Lacoursière et Steven Player, danseurs invités

La rayonnante soprano Meredith Hall offre les plus beaux chants du coin de pays qui l'a vu naître, sur des arrangements de Sylvain Bergeron. Une tradition musicale extrêmement riche et variée aux accents de musique baroque et de musique traditionnelle..

Direction musicale, Sylvain Bergeron, luth

Patrick Graham, percussions
Robin Grenon, harpes
Élise Guay, flûtes, cornemuse
Betsy MacMillan, viole de gambe
Ellie Nimeroski, violon et alto baroque

Production La Nef

Samedi 27 avril 2013, 20 h
Salle Bourgie

Musée des beaux-arts de Montréal
1339, rue Sherbrooke Ouest, Montréal
Billetterie : 514.285.2000 option 4

CULTURE › MÉDIAS

Journalisme 2.0

La collaboration médiatique citoyenne et professionnelle s'amplifie. Pour le meilleur et pour le pire.

STÉPHANE BAILLARGEON

Pendant que Gesca, le bras médiatique de l'empire Power Corporation, lançait *La Presse* + au Québec cette semaine, *The Guardian* innovait encore une fois de manière exemplaire en dévoilant *Witness*. L'application permet de partager des photos et des vidéos captées par le public, mais aussi des textes et même des scoops, s'il vous plaît.

La nouvelle plateforme a vite été mise à l'épreuve avec les funérailles de la baronne Margaret Thatcher. Une des plus belles prises d'amateur, intitulée *The Queen Arrives*, ne montrait pas la souveraine, mais des dizaines de téléphones intelligents tenus à bout de bras pour croquer *Her Majesty*.

D'autres portfolios déjà sur *witness.guardian.co.uk* montrent les effets du printemps tardif dans le royaume et des commerces de disques vinyles d'occasion. Le site fait aussi appel aux lecteurs pour des suggestions de thèmes à traiter en communauté. Il s'inspire de ce que font déjà CNN iReport et le volet Get Involved de *ProPublica*. Ici, TVA nouvelles relaie les productions du public avec l'outil « Mon topo ».

Bref, les amateurs se retrouvent toujours plus au centre de l'actualité en tant que sources ou témoins. Le journalisme « citoyen » a la cote. Mais est-ce seulement le bon terme?

« C'est un phénomène multifacette et polysémique », commente Marc-Olivier Goyette-Côté. Doctorant en communication de l'Université du Québec à Montréal, il s'intéresse particulièrement aux intermédiaires de l'information, les *google.news* et autres. « La participation du public peut être encouragée par les sites d'informations eux-mêmes.

C'est un modèle populaire en France avec *Agoravox*, *Médiapart* ou *Rue89* d'une certaine manière. Le public peut aussi être utilisé pour la collecte d'informations, comme le fait *Mon topo* ou *Guardian Witness*.

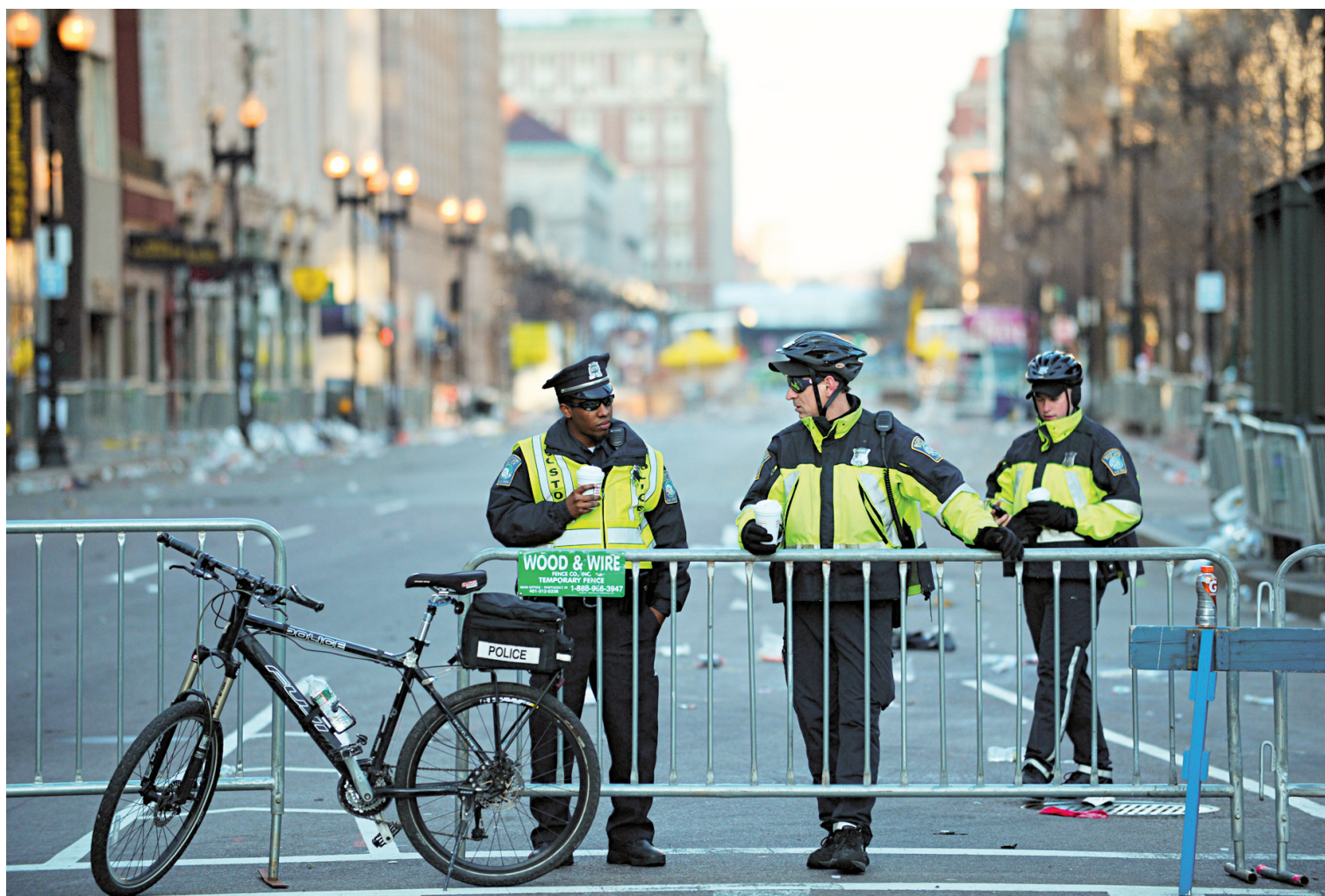
Les plus cyniques y verront du contenu non rémunéré. Les plus naïfs mettront plutôt l'accent sur l'idéologie participative du Web. Le spécialiste note surtout que, dans tous les cas, les contributeurs sont utilisés pour mobiliser leurs réseaux de pairs afin de stimuler le trafic vers les sites Web.

« L'aspect idéologique veut que les citoyens soient extrêmement importants pour les sites de presse, surtout dans le contexte difficile de la critique de l'opacité réelle ou imaginaire des médias, ajoute le doctorant. L'ouverture au public donne l'impression que tous les sujets sont possibles. [...] Je me suis amusé à relire les conditions d'utilisation des différentes plateformes. L'accent est mis sur l'orientation des sujets à traiter par la salle de la collection d'informations. Le deuxième élément encourage la diffusion des contenus sur les réseaux. Dans les faits, c'est une machine à clics. »

La vitesse tue

L'utopie participative repose sur un autre paradoxe concernant les rapports entre le pro et l'amateur. Dans les faits, le premier l'emporte encore largement sur le second. M. Goyette-Côté parle même d'un *vox pop* élargi. « C'est un autre effet de discours. On a l'impression d'ouvrir sur un nouveau vivier de créateurs d'information journalistiques alors que, dans les faits, les reporters et les chroniqueurs traditionnels conservent la position dominante. Souvent, d'ailleurs, les journalistes participatifs réagissent à des contenus des journalistes professionnels. »

L'alliance entre ces deux mondes peut générer du meilleur et du pire, parfois en même temps. La couverture des attentats de Boston en a encore fait la troublante preuve cette semaine.



La couverture des attentats de Boston a été la preuve cette semaine de la portée de la collaboration entre journalistes et citoyens.

STAN HONDA AGENCE FRANCE-PRESSE

leur et du pire, parfois en même temps. La couverture des attentats de Boston en a encore fait la troublante preuve cette semaine.

La vitesse de traitement a fait des victimes de tous bords sur les inforoutes. Le carambolage le plus important a été généré mercredi après-midi par une dépêche en ligne de l'Associated Press annonçant l'arrestation d'un suspect et sa mise en accusation imminente. Le compte Twitter de CNN précisait que la police ferait bientôt le point sur l'enquête. La télé ajoutait que la personne arrêtée avait « la peau foncée ».

Des sites réputés sérieux ont suivi, dont *The Boston Globe*, qui a donné le lieu précis où un juge allait recevoir le « suspect ». Les réseaux sociaux se sont évidemment emballés. La rumeur filait, encouragée par les reporters à l'ancienne et les journalistes à la postmoderne, les vieux comme les nouveaux médias.

Heureusement, CBS et NBC News ont complètement renversé la tendance en niant la nouvelle d'une arrestation. Finalement, la police judiciaire fédérale chargée de l'enquête s'est sentie obligée de démentir publiquement l'information. Dans un rare communiqué laconique, le FBI s'est même permis de rappeler aux médias qu'il ne s'agissait pas de la première rumeur lancée depuis la tra-

gédie par des sources anonymes, pour finalement demander aux journalistes de « faire preuve de prudence en attendant de vérifier l'information auprès des sources appropriées avant de la diffuser ».

Un piège

En même temps, la police a demandé aux témoins de l'attentat de fournir leurs images du site. Des petits malins ont alors poussé l'audace jusqu'à analyser les milliers de photos disponibles sur le Net pour y identifier des personnalités louches vite dénoncées sur *4Chan* ou *Reddit*. Une de ces images s'est retrouvée à la une du *New York Post*. L'homme innocent visé par la chasse médiatique, un honnête enseignant, a évidemment paniqué.

Le journal populiste s'est fait vertement critiquer sur les médias sociaux et par les concurrents. L'humoriste Jon Stewart a parfaitement saisi le problème où tout s'entremêle: c'est facile d'avoir des nouvelles exclusives quand elles sont fichtrement fausses!

Les réseaux sociaux ressemblent à des fours autonetoyants qui se débarrassent de leurs impuretés en surchauffant. Au fond, les journalistes y sont attirés par le même piège brûlant. « Je constate aujourd'hui à quel point Twitter est devenu un des grands outils et une des grandes menaces pour le vrai journalisme », a twitté Geoff Grammer,

journaliste de l'*Albuquerque News* de New Mexico, dès lundi, quelques heures après l'attentat.

« Le succès des sites Web participatifs, notamment en France, vient du fait que ces médias ont tous été fondés par des journalistes réputés qui occupaient des postes importants au Monde ou à Libération, par exemple, commente finalement M. Goyette-Côté. Dans ce cas, la légitimité vient du parcours professionnel des auteurs. Là encore, il y a un paradoxe: des sites Web se développent en adoptant un discours contre le journalisme dans ses formes actuelles alors que ce

sont des journalistes qui vont s'implanter dans ces sites pour les crédibiliser. A la longue, les techniques de travail redeviennent de plus en plus proches de la forme traditionnelle. »

Le danger rend d'autant plus nécessaires la prudence et le doute, mais aussi le contrôle par des patrons de salle qui devraient devenir encore plus obsédés par l'éthique et la pratique de la vérification. Mettons que beaucoup de monde, y compris les boss, les journalistes de grands médias et les reporters citoyens, a « dormi au gaz » cette semaine...

Le Devoir

« On a l'impression d'ouvrir sur un nouveau vivier de créateurs d'information journalistiques alors que, dans les faits, les reporters et les chroniqueurs traditionnels conservent la position dominante »

Marc-Olivier Goyette-Côté, doctorant en communication



CONCERTS LMMC TOKYO STRING QUARTET CONCERT D'ADIEU

Beethoven, Bartók, Ravel

Vendredi le 26 avril 2013, à 19 h 30

Salle Pollack – 555, rue Sherbrooke Ouest

514 932-6796 • lmcc@qc.aibn.com • www.lmcc.ca

Billets: 40 \$ / Étudiants (26 ans): 20 \$

VIVA VOCE

Peter Schubert, directeur artistique

Shannon
claudio

Shannon Mercer, soprano canadienne dont la réputation n'est plus à faire, se joint à VivaVoce pour vous présenter des madrigaux de Claudio Monteverdi. Avec Pallade Musica, un nouvel ensemble baroque exceptionnel.



Le samedi 27 avril 2013 à 19 h 30
Salle de concert Redpath
3461, rue McTavish
514 398-4547 • vivavoce-montreal.com



Concert des quatre nations

Carte blanche à Natalie Michaud et Francis Colpron

DIMANCHE 28 AVRIL À 15 h

Concert précédé d'une conférence à 14 h par Georges Leroux



Salle de concert
Bourgie du MBAM
1339, rue Sherbrooke Ouest
514 285 2000 option 4
www.ideesheureuses.ca
www.boreades.com

Desjardins
PARTENAIRE EN TITRE

ORCHESTRE METROPOLITAIN
YANNICK NÉZET-SÉGUIN

YANNICK NÉZET-SÉGUIN
ACCUEILLIR L'ÉMOTION

ABONNEZ-VOUS

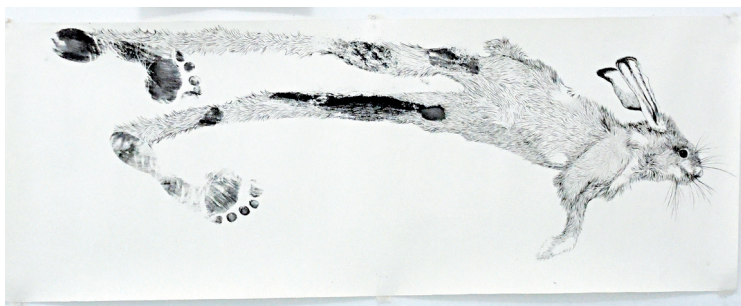
SAISON 2013
2014

À PARTIR DE
124\$

orchestremetropolitain.com | 514 598-0870

Conseil des arts de la ville de Québec | Conseil des arts de la ville de Montréal | Conseil des arts de la ville de Québec | Conseil des arts de la ville de Montréal | Patrimoine Canada | Canadian Heritage | Montréal | LE DEVOIR

CULTURE DE VISU



GALERIE DONALD BROWN

Jim Holyoak, *Snowshoe Hare*, encre de chine sur papier.

PAPIER

SUITE DE LA PAGE E 1

Papier serait encore de dimension humaine. Elle pense éventuellement à attirer des galeries étrangères. Elle tient aussi à garder l'entrée libre, qui correspond au mandat de vulgarisation de l'association qu'elle dirige. Or plusieurs galeristes estiment qu'un prix d'entrée, même bas, permettrait de décourager les faux amateurs.

« Dans toutes les grandes foires du monde, il faut payer 30\$, 25\$. Ici, c'est gratuit. Quelques ajustements sont nécessaires si on veut faire une foire de collectionneurs et non pas une foire de grand public », commente Donald Browne, qui a siégé au comité d'organisation de Papier13.

Pour 2014, on pense à une formule mixte, avec journées gratuites et journées payantes. « Il faut arriver à jouer entre les deux clientèles, soutient Julie Lacroix : séduire le curieux et le vrai amateur. »

Fait à noter, si Papier est en croissance, la TIAF est devenue à ce point énorme qu'elle serait en déclin. Plusieurs galeries qué-

bécoises sont revenues de Toronto en 2012 avec si peu de ventes qu'elles s'absenteront lors de l'édition de 2013. Parmi elles, des enseignes de premier plan: Roger Bellemare, Simon Blais, Donald Browne, Joyce Yahouda.

Il n'est plus question de convaincre de la pertinence d'une foire consacrée aux œuvres sur papier. Matthieu Gauvin, qui conseille aujourd'hui les collectionneurs, est rassuré. Il n'a plus à justifier leur valeur. « Un mode d'expression préparatoire? Le dessin n'est plus ça », dit-il. Ce changement de mentalité, il le perçoit notamment dans les ventes records dans le monde, comme celle de *Tête d'un jeune apôtre*, une œuvre sur papier de Raphaël qui a trouvé preneur en décembre pour 48 millions de dollars.

Collaborateur
Le Devoir

PAPIER13

Du 25 au 28 avril. À l'angle des rues Sainte-Catherine et De Bleury. papiermontreal.com

D Voir D'autres œuvres à Papier13. ledevoir.com/culture/artsvisuels

Galerie de personnages

De retour de Berlin, David Armstrong Six inscrit sa nouvelle production dans la tradition du statuaire

BROWN STAR PLUS ONE

David Armstrong Six
À la Parisian Laundry,
3550, Saint-Antoine Ouest
Jusqu'au 4 mai

MARIE-ÈVE CHARRON

Dans le parcours d'un artiste, l'expérience d'une résidence à l'étranger a souvent pour effet de relancer la production. C'est le cas de David Armstrong Six, de retour de Berlin où il a passé un an en 2012. Le séjour lui a sûrement été bénéfique puisque la Parisian Laundry expose actuellement un ensemble complet de nouvelles sculptures, qui opèrent certains changements en regard du travail précédent.

La plus évidente transformation se situe dans la manière d'occuper l'espace, qui de l'horizontalité est passée à une franche verticalité. Les derniers travaux, présentés notamment à la Biennale de Montréal en 2011, empruntaient des formes tubulaires et rampaient souvent au sol. Par assemblage, ces sculptures élaboraient des séquences dans l'espace ponctuées par des joints entre des composantes organiques et d'autres plus rectilignes dont les surfaces étaient dynamisées par des couleurs toniques.

La récente production n'a pas délaissé les procédés d'assemblage ni les structures rectilignes et encore moins sa vague allégeance surréaliste. Les nouvelles sculptures, par contre, s'organisent autour de l'axe vertical, s'inscrivant ainsi très clairement dans la tradition du statuaire que les titres confirment d'ailleurs. *The Tailor, The Solicitor, The Janitor...* à l'appel de ces titres, une galerie de personnages, des travailleurs pour la plupart, se dresse dans l'espace.

Les monolithes se départa-



GUY L'HEUREUX

La plus évidente transformation de David Armstrong Six se situe dans la manière d'occuper l'espace, qui de l'horizontalité est passée à une franche verticalité.

gent en deux groupes principaux, tandis que trois plus petites œuvres en verre soufflé s'immiscent au travers — et s'intègrent difficilement. Le premier groupe se compose

Une galerie de personnages, des travailleurs pour la plupart, se dresse dans l'espace

d'éléments colorés, lustrés, tubulaires et rectilignes dans l'esprit d'un répertoire plastique déjà connu à l'artiste. Les pigments créent un liant chromatique entre des éléments disparates ou, au contraire, introduisent une rupture sur la surface d'une même matière. Les jonc-

tions/disjonctions engendrées par la couleur sont ainsi superposées au jeu d'assemblage de la matière qui se compose pour l'essentiel de bois, de plâtre et de cuivre.

La « personnalité » de ces structures abstraites n'est pas seulement suggérée par la posture rectiligne, debout, des sculptures, mais aussi par l'introduction de petits éléments disparates, soit par leur couleur, soit par leur forme. Ceux-ci viennent caractériser, mais sans vraiment expliciter, les personnages. L'empreinte en négatif d'un demi-avocat, dans une matière colorée rappelant beaucoup celui du fruit, fait partie de ces détails greffés aux structures qui agissent tels des attributs, quoique très allusifs, des portraits.

Le second ensemble de sculpture se définit surtout par la blancheur des éléments et s'avère la portion la plus réussie de l'exposition. Il y a quelque chose de plus brut et de rustique dans ces assemblages qui présentent des formes parfois massives et asymétriques défiant certains principes d'équilibre. Par leur

blancheur, ces œuvres font allusion à un certain modernisme, mais s'en écartent à la fois par l'irrégularité des éléments, qui, on dirait, ont été prélevés du réel, dans une matière rocheuse brutalement fragmentée ou dans les ruines d'un bâtiment.

Ces sculptures se drapent d'une connotation urbaine et architecturale qui fait resurgir le thème de la (dé)construction déjà exploré par l'artiste. La capacité à unifier dans la sculpture l'exhibition d'un faire en processus et la pérennité du statuaire classique (revisité) résulte d'un fragile dosage que les séries de photographies de chacune des sculptures ajoutées au mur ne parviennent toutefois pas à préserver. Voulant peut-être ironiser sur la documentation de ces sculptures, ou souligner qu'il s'agit de portraits, ces photos, en un sens, sont superflues.

Collaboratrice
Le Devoir

D Voir aussi Une galerie photo des œuvres exposées à la Parisian Laundry. ledevoir.com/culture/artsvisuels



GALERIE JOYCE YAHOUADA

Adrian Norvid, *Jug ears*.

25 mai - THÉÂTRE ET ART à Saint-Camille
Festival international du masque

6 juin - EXPOSITIONS à Québec
Art inuit et Maori debout

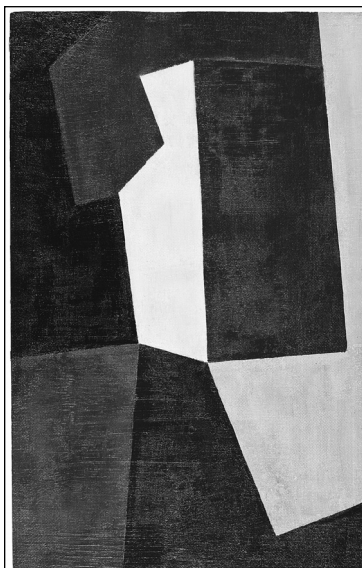
22-23 juin - HISTOIRE ET MUSIQUE au Vermont
Domaine de la Famille Trapp
The Green Mountain Opera Festival
Quelques places disponibles!

5 mai - deuxième CONFÉRENCE à Montréal
pour préparer le beau détour d'octobre
LA FLANDRE BELGE : HISTOIRE ET ART
Détails du voyage sur demande



www.lesbeauxdetours.com
514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont
Titulaire d'un permis du Québec



Jauran

(Rodolphe de Repentigny)

huiles, gouaches
et photographies

21 avril au 12 mai

GALERIE MICHEL GUIMONT

273 rue St-Paul, Québec, Qc — 418-692-1188
info@galeriemichelguimont.com — www.galeriemichelguimont.com

GALERIE BERNARD

FERNAND TOUPIN
INÉDITS

L'exposition se poursuit
Jusqu'au 11 mai 2013
3926, rue Saint-Denis, Montréal
514 277 0770 — galeriebernard.ca

f. toupin

Voici votre horaire des prochaines semaines.

Cinéma

Du 16 au 24 avril
CARTE BLANCHE À STÉPHANE LAFLEUR
5 films choisis par ce réalisateur

Du 18 au 26 avril
YOU GIVE LOVE A BAD NAME
5 films que vous aimerez revoir
6,25\$ chaque film (taxes et frais inclus)

23 avril à 19 h
THE WE AND THE I
de Michel Gondry
(Royaume-Uni, États-Unis, France, 2012)
Version originale anglaise, sous-titres français
Première canadienne

25 avril à 17 h 30
RÉTROSPECTIVE JEAN-GABRIEL PÉRIOT
Tournée nord-américaine intitulée
We are winning, don't forget
Cours métrages
En collaboration avec le consulat général
de France à Québec
GRATUIT

26, 27, 29 et 30 avril
UPSTREAM COLOR
de Shane Carruth (États-Unis, 2013)
Version originale anglaise
Première québécoise

Spectacles

À venir - Du 1^{er} au 3 juin
WHAT WE ARE SAYING
d'Ame Henderson/Public Recordings
Danse + performance
Une présentation du Festival TransAmériques

Conférences

22 avril à 19 h
NOT IN THE AGE OF PHAROHS
Conférence en anglais de Bruce Ferguson
*Une présentation de DHC/ART, du MACM
et du Centre Phi*
GRATUIT

27 avril à 14 h
HYBRID BODIES
Table ronde en anglais autour d'un
projet d'art sur la condition des gens
qui ont reçu un nouveau cœur.
Avec Ingrid Bachmann, Amelia Jones,
Kim Sawchuck et autres.
Une présentation de Concordia et du Centre Phi
GRATUIT

Expositions

Du 25 février au 27 avril
KANAVAL
de Leah Gordon
GRATUIT

Du 4 au 18 mai
CEREUS : REINE DE LA NUIT
de Philomène Longpré
Exposition présentée dans le cadre du Festival Elektra
GRATUIT

Du 4 au 25 mai
WONDERS OF A TRANSIENT UNIVERSE
de Gabriel Coutu-Dumont
GRATUIT

Tous les films sont à 11,25\$ (taxes et frais inclus),
sauf indication contraire.
Programmation sujette à changement sans préavis.
Consultez notre site Internet pour les dernières mises à jour.

Centre Phi—407, rue Saint-Pierre (angle Saint-Paul), Vieux-Montréal—centre-phi.com

phi.
TOUS LES LIEUX DE L'ART

CULTURE › CINÉMA

L'art d'écouter sa petite musique intérieure

Le réalisateur allemand Florian Cossen aborde le thème de l'identité avec *Une chanson en moi*

ANDRÉ LAVOIE

Au téléphone en provenance de Munich, l'illusion était presque parfaite. Même si le cinéaste allemand Florian Cossen possède des origines russes, qu'il est né en Israël, a séjourné en Espagne, au Costa Rica, et n'avait jamais vécu en Allemagne avant l'âge de 16 ans, son français est typiquement... québécois.

De 1983 à 1988, ce fils de diplomate a passé une partie de son adolescence à Montréal, un séjour marquant, et pas seulement pour cet accent «*que les Français trouvent étrange*». Il revient ici régulièrement, collabore avec un ami d'enfance devenu lui aussi cinéaste, Antonin Monmart, et était au comble du bonheur lorsque son premier long-métrage de fiction, *Une chanson en moi*, fut présenté en première mondiale au Festival des films du monde en 2010. En plus, loin de repartir les mains vides, il a remporté trois distinctions prestigieuses, dont le prix œcuménique et le prix de la critique internationale. Et après trois ans dans les limbes de la distribution, le film sera finalement visible sur nos écrans dès la semaine prochaine.

Bien qu'il ait posé ses pénates à Munich depuis environ quatre ans («*Ma blonde voulait retourner vivre là-bas et j'avais le goût d'essayer*»), Florian Cossen



Florian Cossen a passé une partie de son adolescence à Montréal et revient ici régulièrement.

continue d'être un infatigable globe-trotter. Car c'est à Buenos Aires qu'il a tourné *Une chanson en moi*, une autre ville qu'il connaît bien pour y avoir séjourné plusieurs mois en 2006 à l'occasion d'un voyage d'études en cinéma. Son passage coïnci-

dait avec une triste commémoration, celle de l'instauration de la dictature militaire 30 ans plus tôt. Même si l'armée n'est plus au pouvoir et que le pays tente de regarder vers l'avenir, il a constaté à quel point c'était à la fois «*très émotif et très actuel*».

Certains faits sont implacables: environ 30 000 personnes ont disparu sous la dictature militaire. Florian Cossen a toutefois pris connaissance d'une autre réalité tout aussi tragique: «*Il y a plus de 500 cas de bébés et de jeunes enfants qui*

ont été enlevés et placés dans d'autres familles. Au cours des années 1980, ces enfants-là ont commencé à recevoir des informations sur leur véritable identité. J'ai même découvert l'histoire d'un enfant qui a été amené en Angleterre. Pour mon film, j'ai transposé ce lieu avec l'Allemagne.»

Son subterfuge narratif se nomme Maria, une nageuse allemande en transit à Buenos Aires et qui décide d'y passer quelques jours pour des raisons qu'elle-même n'arrive pas à définir de façon rationnelle. Lorsque son père apprend cette escale, il quitte le confort de l'Allemagne pour la retrouver vite fait, une apparition qui devient rapidement un aveu... Florian Cossen admet que plusieurs aspects ne sont guère abordés, si ce n'est de manière allusive. «*Avant l'écriture du scénario avec Elena [von Saucken, sa «blonde»], nous avions tout précisé mais, à un certain moment, il faut décider ce que tu veux raconter mais aussi ce que tu ne veux pas raconter. Étant Allemand, je n'avais aucune intention de raconter aux Argentins leur histoire. Je voulais décrire ce qui se passe dans la tête de quelqu'un qui découvre ses véritables origines. C'est un thème universel.*»

Cela explique pourquoi *Une chanson en moi* n'a rien d'un

film historique et ressemble à peine à un brûlot politique. «*Je voulais moins mettre la lumière sur les causes de la disparition des parents de Maria qu'axer le film sur le moment présent et raconter l'intrigue d'une manière extrêmement subjective. Sur le plan cinématographique, je ne voulais surtout pas de flash-back de militaires qui entrent dans les maisons.*»

Toujours avec son bel accent québécois, et quelques mois avant la production de son second long-métrage, une comédie noire tournée en anglais dans le nord de l'Ontario (on est citoyen du monde ou on ne l'est pas!), Florian Cossen illustre dans ce premier film le fil d'Ariane de sa propre existence. «*Ce qui m'intéresse depuis longtemps, c'est le thème de l'identité, surtout en tant qu'Allemand ayant passé près de la moitié de sa vie hors de l'Allemagne. À travers ce film, je mets en question l'héritage d'un pays et d'une langue pour quelqu'un qui ne connaît ni l'un ni l'autre...*»

Collaborateur
Le Devoir

UNE CHANSON EN MOI

Présenté au Cinéma du Parc à partir du vendredi 26 avril, en version originale allemande avec sous-titres français à 19h 15 et avec sous-titres anglais à 21h 15.

Il n'a rien oublié

OBLIVION (V.F. : L'OUBLI)

Réalisation: Joseph Kosinski. Scénario: Joseph Kosinski, Karl Gajdusek, Michael Arndt. Avec Tom Cruise, Olga Kurylenko, Andrea Riseborough, Morgan Freeman, Melissa Leo. Image: Claudio Miranda. Montage: Richard Francis-Bruce. Musique: Anthony Gonzalez, M.8.3. États-Unis, 2013, 124 min.

ANDRÉ LAVOIE

Amateurs boulimiques de science-fiction, vous aurez à boire, à manger, et peut-être même à réfléchir devant *Oblivion*, de Joseph Kosinski. A défaut de renouveler le genre, d'en repousser les limites ou de résister aux clichés, le réalisateur de *Tron: Legacy* préfère pincer dans un gigantesque catalogue de références, démarche assumée d'un bout à l'autre de ce film visuellement éblouissant. Il faut d'ailleurs s'incliner devant le savoir-faire méticuleux du directeur photo, Claudio Miranda, qui a plus d'une fois prouvé à quel point il a bon œil (*Life of Pi*, *The Curious Case of Benjamin Button*).

En 2077, devant la Terre transformée en vaste champ de ruines, ratisée par des drones d'une blancheur immaculée supervisés par un héros à la mémoire erratique pour éliminer des rebelles du désert, vous pourrez briller dans les salons à énumérer tous les emprunts qui tapissent *Oblivion*. De *WALL-E* à *Total Recall* en passant par *Star Wars* et *Solaris*, sans compter le 2001 de Kubrick, il n'en manque pour ainsi dire aucun. Au centre de tout cela, on retrouve l'impérial Tom Cruise, devenu au fil des ans une citation de lui-même, gardien des dernières ressources disponibles pour que les humains puissent s'envoler vers une planète plus hospitalière.

C'est du moins la version officielle à laquelle il a adhéré,

Tom Cruise dans *Oblivion*

mais ses visions répétitives et obsessionnelles d'un New York d'une autre époque, la nôtre, lui font douter du but exact de sa mission. Sa rencontre brutale et spectaculaire avec Julia (Olga Kurylenko en beauté diaphane), la femme de ses rêves — la formule n'a ici rien de métaphorique —, le pousse à défier l'ordre établi, provoquant un chaos destiné à départager les faux alliés des véritables ennemis.

Cette magnifique tapisserie futuriste comblera tous les regards, mais sa facture soignée à l'excès ne camoufle jamais un scénario lourd en justifications symboliques, en dialogues livrés à la manière de sermons sentencieux. Ce n'est guère étonnant lorsque l'on traverse l'univers de Tom Cruise, qui se donne ici un rôle d'allure messianique, peu importe qu'il soit en selle sur sa moto ou les mains derrière le volant de son bolide spatial, posture d'une sévérité très étudiée, celle d'un acteur au service de son image bien plus que de son personnage.

De là à expédier *Oblivion* aux oubliettes de l'histoire du cinéma, c'est aller vite en besogne. Le temps s'en chargera, de même que ce tyran nommé box-office, aussi impitoyable que le plus sanguinaire des méchants de science-fiction.

Collaborateur
Le Devoir

Piéger le réel pour faire triompher la fiction

DANS LA MAISON

Réalisation et scénario: François Ozon, librement adapté de la pièce El chico de la última fila de Juan Mayorga. Avec Fabrice Luchini, Ernst Umhauer, Kristin Scott Thomas, Emmanuelle Seigner, Denis Ménochet, Bastien Ughetto, Yolande Moreau. Image: Jérôme Almeras. Musique: Philippe Rombi. Montage: Laure Gardette. 105 min.

ODILE TREMBLAY

François Ozon signe sans doute son meilleur film depuis dix ans et, tout en adaptant une pièce de théâtre espagnole, un de ses plus personnels. Car ce jeu de miroirs entre réalité et fiction, à la base de toute création, se voit révéler au spectateur par la voix hors champ du *deus ex machina* et par une joute professeur/étudiant perverse et joyeuse qui expose les ressorts du voyeurisme.

Ozon, expert à brouiller les frontières sexuelles, s'en donne ici à cœur joie avec Claude (Ernst Umhauer, tout en finesse moqueuse), un personnage au profil angélique pasolinien, à la *Teorema*, qui manipule et séduit les autres avec une grâce sibylline, autant la famille du camarade de classe sur qui il écrit un feuilleton que l'enseignant à qui il confie chaque jour des feuillets de sa prose. Le cinéaste de *Sitcom* et de *Swimming Pool* aime le jeu et montrer ses ficelles. Il s'amuse à égarer le spectateur à travers les méandres de ce fascinant labyrinthe scénaristique, dont la mécanique s'étale sans pudeur.

Fabrice Luchini n'est jamais meilleur que tenu en bride. Ozon, qui l'avait dirigé dans *Potiche* en mari trop moliéresque, le confine cette fois aux démons. Et dans la peau de Germain, prof de français amoureux de Céline et de La Fontaine, désespéré par la nullité

Fabrice Luchini (à gauche) n'est jamais meilleur que tenu en bride. François Ozon le confine aux demi-tons pour *Dans la maison*.

des devoirs qu'il corrige, qui tout à coup découvre une perle, il joue parfois son propre rôle et nage comme un poisson dans l'eau. On voit même percer ses zones de fragilité, gage de ses grands jours.

Kristin Scott Thomas, qui joue son épouse à la tête d'une galerie d'art au bord du gouffre financier, apporte une dimension hautement comique et très woody-allenienne à son person-

nage snob, intelligent et déjanté. Elle forme avec Luchini un couple en feu d'étincelles, pivot qui s'oppose à celui de Germain avec son élève. L'art contemporain est l'objet de savoureuses moqueries, avec en sus le dédoublement de Yolande Moreau en jumelles propriétaires de vaudeville.

Quant à la famille Rapha, dont la demeure petite-bourgeoise est l'inspiration de l'ap-

prenti écrivain de 16 ans, elle se révèle ici un personnage à part entière ouvrant sur l'intimité de la famille, thème cher à Ozon. Il s'agit presque d'une maison de poupée, du moins filmée comme telle, frontalement, avec le banc du voyeur, puis violée de l'intérieur en affolant ses habitants, dont la mère de famille, dite «femme de la classe moyenne» (Emmanuelle Seigner, subtile figure de l'ennui domestique).

L'école se voit au contraire saisie comme une ruche peuplée d'abeilles sans cervelles et l'appartement de Germain et de sa femme, comme un rempart contre la bêtise. Ozon adapte pour chaque lieu ses rythmes et les pincesaux de ses couleurs. Et pièges et manipulations se referment sur une mise en scène sophistiquée qui entremêle les fils de la réalité et de la fiction de façon de plus en plus échevelée, troublant le spectateur dans ce théâtre d'illusions où la littérature, en ricanant, prend son pied.

Le Devoir

EXCENTRIS



DANS LA MAISON

FRANÇOIS OZON, 105 MIN - V.O. FRANÇAISE S.-T.A.

souplesoup

UN NOUVEAU COMPTOIR
SOUPESOUPE À EXCENTRIS
TOUS LES JOURS!

ET AUSSI À L'AFFICHE:

- AU-DELÀ DES PINS (THE PLACE BEYOND THE PINES) DEREK CIANFRANCE
- FIGURE D'ARMEN MARLENE EDOYAN EN ATTENTE DE VISA
- LE TRIOMPHE DU MUR BILL STONE EN ATTENTE DE VISA
- NO PABLO LARRAIN
- À CONTRE-COURANT LISA SFRISO EN ATTENTE DE VISA
- LEVIATHAN LUCIEN CASTAING-TAYLOR ET VERENA PARAVEL
- ERNEST ET CÉLESTINE DIMANCHE À 11H DÈS 3 ANS
- CINÉ-CLUB - CAMION RAFAEL OUELLET - JEUDI 25 AVRIL À 13H

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL
f t CINEMAEXCENTRIS.COM

LA QUÊTE DE LIBERTÉ D'UNE FEMME MODERNE

« Audrey Tautou brille comme un diamant noir. Une belle adaptation, élégante et feutrée. »
Manon Dumais, Voir

« Audrey Tautou est stupéfiante! »
Élizabeth Lepage-Boily, cinoche.com

Thérèse Desqueyroux
UN FILM DE CLAUDE MILLER

MAINTENANT DISPONIBLE EN DVD ET EN VIDÉO SUR DEMANDE!

Bell TELUS BOITE NOIRE TOUT LE CINÉMA DU MONDE ARCHAMBAULT Renaud-Bray metropolefilms.com iTunes COGECO illico VIDÉOTRON le superclub